UNIVERSITE KASDI MERBAH OUARGLA
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE FRANÇAISE

SEMIOTIQUE / SEMIOLOGIE

Cours conforme au programme officiel de 1re année
Master sciences du langage

Présenté par: DRIDI Mohammed

Année universitaire 2019/2020

Table des matières

INTRODUCTION 04

COURS N° 01 : NOTIONS ELEMENTAIRES 07

1. Définition de la sémiologie 08
2. Sémiologie ou sémiotique ? 09
3. Le signe 12
4. Les écoles sémiotiques 16
5. Activités 25

COURS N° 02 : FERDINAND DE SAUSSURE : de la linguistique à la sémiologie 28

1. Langue et parole 29
2. Le signe linguistique : arbitraire, linéaire 32
3. Immutabilité et mutabilité du signe 33
4. Synchronie et diachronie 34
5. Langue, système et valeur 35
6. Rapports syntagmatiques et rapports paradigmatiques 37
7. La sémiologie 38
8. Activités 40

COURS N° 03 : PEIRCE CHARLES SANDERS: la sémiotique 42

1. La théorie sémiotique 44
2. Les trois principes généraux 46
3. La triade de Peirce ou les catégories fondamentales 46
4. Le signe et le processus sémiotique 49
5. La classification des signes 51
6. Activités 56

COURS N° 04 : LOUIS HJELMSLEV, les fondements de la théorie du langage 58

1. Prémisses théoriques 59
2. Le signe et l'analyse du texte 60

جامعة ورقلة
قسم الآداب واللغة الفرنسية
كلية الآداب واللغات

3. Une typologie des langues: systèmes sémiotiques et systèmes symboliques 65
4. De la sémiotique dénotative à la sémiotique connotative 66
5. Activités 67

COURS N° 05 : ROLAND BARTHES : La sémiologie comme critique sociale 69

1. Mythologies de la société de masse 70
2. Eléments de sémiologie: dénotations et connotations 71
3. Système de mode: rhétorique et idéologie 72
4. Rhétorique de l'image: connexions visuelles 74
5. L'aventure sémiologique: connotation et idéologies 75
6. Activités 77

*COURS N° 06 :*UMBERTO ECO, la sémiotique interprétative 80

1. Œuvres présémiotiques 81
2. *La structure absente:* méthodologie vs ontologie 83
3. Le *traité de sémiotique générale*: des codes à la production de signaux 85
4. *Lector in fabula*: coopération interprétative 88
5. Du modèle sémantique du dictionnaire au modèle encyclopédique 93
6. Le débat sur l'iconisme 96
7. Activités 98

EVALUATION 102

Sujet 01 103

Sujet 02 105

Sujet 03 107

Bibliographie sélective 108

جامعة ورقلة
قسم الآداب و اللغة الفرنسية
كلية الآداب و اللغات

INTRODUCTION

> ***Pour un nouveau venu, la sémiotique peut paraître d'un abord difficile. Sa terminologie, son mode d'approche, voire les analyses qu'elle peut réaliser peuvent poser problème. Il est vrai que si un enfant n'a pas besoin d'un linguiste pour apprendre et parler correctement une langue, on voit mal pourquoi nous devrions faire appel à un sémiologue pour utiliser et comprendre les nombreux signes qui font partie de notre quotidien***.
>
> (Philippe Verhaegen, 2011*, Signe et communication*, P.15*)*

La sémiotique, en tant que discipline scientifique dont la constitution est encore en débat, a actuellement pour objet d'étudier les systèmes de signes et les processus de production du sens. Traditionnellement, elle était définie comme « science des signes », mettant ainsi l'accent sur le signe comme objet d'étude et sans remettre en cause le statut scientifique du domaine dédié à sa recherche. C'est donc le point de départ d'un long survol que nous proposons de suivre dans ce polycopié de cours dédié, en premier lieu, aux étudiants inscrits en première année Master sciences du langage. Mais, il s'adresse également à tout étudiant passionné par cette approche et désireux d'avoir une connaissance approfondie sur la sémiotique envisagée comme moyen d'analyse. Ce manuel est réellement le fruit d'une longue expérience dans l'enseignement de cette matière de l'unité d'enseignement fondamentale, intitulée sémiotique/sémiologie.

En théorie, nous commençons le cours en définissant à la discipline comme science des signes, et nous entrons dans les théories du signe de Saussure et Peirce, de Hjelmslev, pour arriver à la compréhension de la sémiotique en tant

que discipline scientifique qui étudie les systèmes et les processus de production de sens (Barthes), et explorer la crise du signe expliquée par Eco.

En tant que méthodologie, la sémiotique est ici présentée comme un outil indispensable pour la réflexion et l'analyse des phénomènes sociaux, politiques, médiatiques, culturelles..., que véhiculent les signes et pour questionner les discours qui cherchent à les construire. Son champ d'étude étant celui de la signification et de la communication, elle devient un instrument clé de recherche sur tout type de processus de construction de la réalité, notamment ceux produits par les mass media.

Bien entendu, Il existe de nombreux ouvrages d'introduction à la sémiotique et à ses différentes écoles. Certains peuvent compléter avantageusement ces notes de cours, soit parce qu'ils proposent une perspective différente sur la question, soit parce qu'ils ne couvrent pas exactement les mêmes domaines d'étude préconisés par le programme officiel (plus d'importance donnée aux concepts, aux modèles fondateurs, etc.). Aucun manuel de cours n'est parfait, ce qui vaut très certainement pour celui que vous avez maintenant entre les mains. Il est donc toujours utile de consulter différentes sources.

OBJECTIFS

- Rechercher à établir des relations entre les matières déjà apprises et la sémiotique
- Comprendre les fondements et les principaux concepts de la sémiotique,
- Comprendre les modalités d'organisation des signes dans les codes et les problèmes qui découlent de la réflexion du référent
- Connaître les principales théories et écoles sémiotiques

- Transférer les connaissances acquises, pour se servir de la sémiotique comme méthodologie et approche d'analyse des signes et des processus de production du sens,
- Se familiariser avec l’approche sémiotique comme un comme outil utile dans la découverte du sens (l’interprétation)

Cours n° 1 :

NOTIONS ELEMENTAIRES

1. DEFINITION DE LA SEMIOLOGIE

Depuis que F. de Saussure (1970: 60) l'a conçue comme *« une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale »*, la sémiotique a fait l'objet d'innombrables définitions, dont chacune a tenté de perfectionner et de compléter la réflexion originale exprimée par F. de Saussure, qui est considéré, avec justice, comme l'un des fondateurs de cette science moderne.

Le professeur genevois en est venu à imaginer l'existence de la sémiologie, comme il l'appelle, à partir de l'étude du langage oral articulé, qui était sa principale préoccupation scientifique. En décrivant la structure de la langue et en essayant de découvrir sa nature essentielle, il s'est rendu compte qu'il y avait d'autres systèmes de communication équivalents et simultanés utilisés dans la vie sociale. Une fois cette vérification faite, Saussure est arrivé à la conclusion qu'une science devrait être créée qui étudie tous les systèmes de communication sociale possibles, reconnaissant cependant la place principale occupée par le langage oral dans l'ensemble des systèmes possibles: "Le langage est un système de signes qui expriment des idées, et en cela se compare à l'écriture, à l'alphabet des sourds et muets, aux rites symboliques, aux formes de jours de cour, aux signaux militaires, etc. Seulement que c'est le plus important de tous ces systèmes ". F. de Saussure (1970: 60).

Pour éviter le recours à la présentation d'une énumération répétitive de toutes les définitions de la sémiotique, nous allons nous référer à seulement deux d'entre elles, afin de concentrer notre tâche.

P. Guiraud (1972: 7) affirme que la sémiotique étudie les différents signaux, signes et codes de communication linguistiques et non linguistiques. Cette définition a le même sens que celle de Saussure, car elle confie à la sémiotique la tâche de prendre en charge l'étude scientifique, tant du langage oral (code

linguistique) que des autres signes et signaux non linguistiques (langage gestes, les drapeaux, des gestes, du braille, etc.).

D'un autre côté, Barthes (1985: 15) définit la sémiotique comme «la discipline qui traite de la description scientifique des signes et des systèmes de signification, quelle que soit leur matière significative ». La proposition de ces auteurs, équivalente à la précédente, introduit le concept de matière significative, qui fait référence au fait que les unités ou signes de tout système de signification peuvent être de nature linguistique ou non linguistique, verbale non verbale

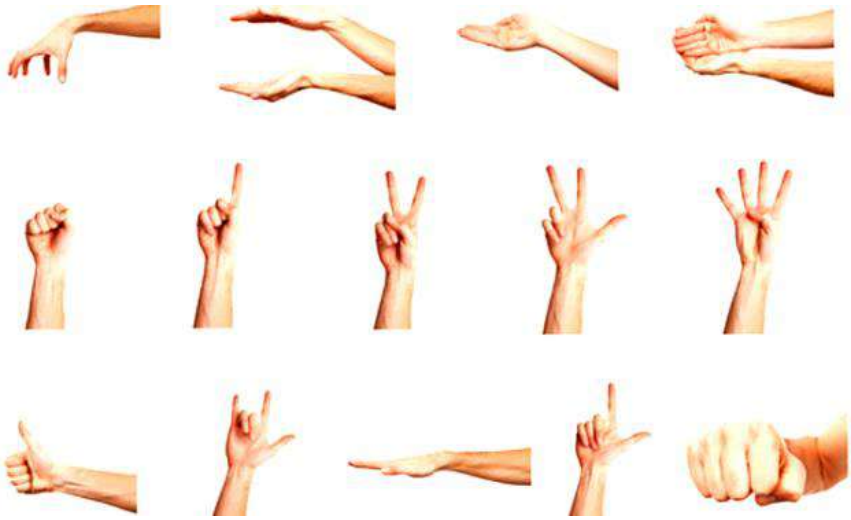
2. SEMIOLOGIE OU SEMIOTIQUE ?

La sémiologie et la sémiotique sont deux disciplines liées qui étudient la sémiose, la relation de signification impliquant le signe, l'objet et l'esprit, et la classification des signes. Morris a classé trois dimensions de la sémiose: 1) les dimensions syntaxiques, c'est-à-dire les relations entre les signes, 2) la dimension sémantique, c'est-à-dire les relations entre les signes et les objets, et 3) la dimension pragmatique, c'est-à-dire les relations entre le signe et l'interprète. Dans ce qui suit, nous essayons d'introduire les fondements de base de la sémiologie et de la sémiotique.

Sémiologie

De Saussure (1857-1913) a fondé l'idée de la sémiologie comme science des signes. Le signe est un objet conceptuel, qui consiste en signifiant (le nom du signe) et signifié (l'idée référée dans l'esprit, le concept ou la signification). De plus il y a des objets perceptifs ou référents (les vrais objets), mais les signes ne s'y réfèrent pas, mais seulement les concepts dans notre esprit. Le but de la sémiologie est de déterminer les relations entre le signifiant et le signifié dans le contexte linguistique donné. De Saussure soutient que les noms

(signifiants) et leurs relations avec les idées signifiées sont purement arbitraires, et qu'il n'existe aucune idée universelle fixe, mais ils sont également arbitraires et dépendent du langage. Ainsi, la sémiologie n'est qu'une structure linguistique, et nous sommes pris par elle sans aucune référence au monde réel.



Sémiotique

Peirce a rejeté l'ontologie dualiste derrière la sémiologie et a construit une vision triadique du monde, qui est représenté dans la sémiotique. Il a étudié la relation triadique entre le signe, l'objet et l'esprit. Il a soutenu que nous ne pouvons pas atteindre pleinement la réalité matérielle par nos expériences. Les signes construisent la relation entre l'esprit et l'expérience, et ils signifient complètement quand ils provoquent un changement d'habitude chez l'interprète. Le changement d'habitude le plus efficace peut également produire de nouveaux signes ou de nouvelles utilisations des signes. Les signes n'ont donc de sens que par rapport à l'esprit et aux habitudes. (Question: que pensait Peirce de la relation entre le signe et les objets réels? Existe-t-elle du tout? Ou n'existe-t-elle que de manière médiatique, par des relations signe-esprit et objet-esprit?)

La nature triadique concerne également la compréhension. Si le signe signifie quelque chose, il faut que quelqu'un (un esprit) signifie et quelque chose (un objet) qui soit signifié. De plus, les signes eux-mêmes ont un caractère triadique et Peirce énumère plusieurs triades. Une trichotomie d'icône, d'index et de symbole traite de la façon dont les signes sont reconnus.

Nous résumons donc cette comparaison dans les éléments du tableau suivant :

Sémiologie ou sémiotique ?	
sémiotique	**sémiologie**
➢ Charles Sanders Peirce (1839-1914) ➢ Modèle américain ➢ Perspective linguistique ➢ C'est une partie de la logique ➢ Pensée triadique ➢ Sémiosis (Production de sens) ➢ Composantes du processus sens: ○ -Representamen = Qualité ○ -Interprétant = Loi générale ○ -Object = Faits	➢ Ferdinand de Saussure (1857-1913) ➢ Modèle européen ➢ Perspective pragmatique ➢ C'est une science relationnelle. ➢ Pensée binaire ➢ Signification abstraite / Importance matérielle ➢ Propriétés du signe: ○ Arbitraire ○ Linéaire ○ Mutable / Immuable

Sémiotique ou sémiologie ? Certains se posent toujours la question. Mais peu importe, l'usage retient indifféremment les deux étiquettes ou termes, dans les applications ouvertes ou développées en communication et signification. Le débat est ailleurs. En toute approximation, on croit comprendre qu'il s'agit d'analyser tout ce qui peut faire signe en communication ou en signification. Belle ambition, mais pas facile, déjà, de saisir cette notion de signe, entre le

bon sens commun et le savant décryptage de l'analyste selon les différents modèles théoriques.

3. LE SIGNE

3.1. Première définition

Un élément qui est présent dans toutes les définitions de la sémiotique, le concept de signe, un terme également riche en définitions à travers l'histoire de la sémiotique.

Nous avons opté pour une définition sommaire proposée afin de ne pas trop nous arrêter sur les questions préliminaires, qui seront ensuite abordées lors de la saisie des questions sémiotiques. Le signe est tout objet perceptible qui se réfère en quelque sorte à un autre objet. La sémiotique est chargée d'étudier les différentes formes de cette représentation. De cette définition il résulte que, pratiquement, tout ce qui existe est un signe ou est susceptible de le devenir et que, d'autre part, la tâche de la sémiotique est de nous expliquer comment un objet perceptible évoque un autre objet.

Dans cette première approche, nous entendons par signe, quelle que soit sa nature, toute *configuration qui signifie*. Ce signe peut être envisagé comme élément d'un processus de *communication* ou comme élément d'un processus de *signification.*

Dans le premier cas, le signe est envisagé comme une entité utilisée pour transmettre une information intentionnellement par l'intermédiaire d'un *canal* (physiologique ou technique). Un *destinateur* adresse à un *destinataire*, un *message,* relatif à un *objet* (la chose dont on parle), composé de signes (qui peuvent être de différentes natures) choisis dans un répertoire et assemblés selon des règles préétablies (le *code*). On aura reconnu le schéma bien connu du modèle de la communication verbale de R. Jakobson, lequel a par ailleurs une grande analogie avec celui de Claude E. Shannon et Warren Weaver. Ce modèle est celui d'une communication essentiellement envisagée comme linéaire et résultant d'un acte volontaire.

Dans le second cas, le signe est envisagé à partir de ses *effets*, en tant qu'il constitue une entité signifiante dans un certain contexte d'utilisation. On peut appeler *sémiosis* ou *signification,* le processus par lequel quelque chose fonctionne comme signe pour quelqu'un. De ce point de vue, tout ce qui peut faire l'objet d'une démarche interprétative peut être considéré comme signe (une configuration qui signifie). Cependant, considérer qu'un phénomène

perceptible (naturel, social) est une manifestation d'un état, donc envisager une trace, une marque ou toute autre forme de configuration comme un signe communiquant quelque chose, c'est faire appel à une convention interprétative, donc à une *convention culturelle*, en somme à un code. Comme l'a bien observé C. Morris :

«Une chose n'est un signe que parce qu'elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète» (1974 :16).

La définition la plus générale, par conséquent celle aussi qui sera susceptible de satisfaire le plus grand nombre d'approches théoriques, pose le signe comme *quelque chose qui est mis à la place de quelque chose d'autre*. La particularité essentielle du signe, c'est d'être là, présent, désignant ou signifiant quelque chose d'absent, que cette chose soit concrète ou abstraite. Le signe indique l'existence d'une chose ou représente autre chose.

C. S. Peirce définit le signe comme:

«[…] quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre» (1978 : 21).

Le signe est donc le représentant d'autre chose qu'il évoque à titre de substitut. Cette définition est intéressante à plusieurs titres, elle offre la particularité: de pouvoir s'appliquer à des choses perçues (le «quelque chose» peut être un objet, un geste, un son, une odeur, etc.) ou évoquées (image mentale); d'inclure une dynamique interprétative («pour quelqu'un»); de laisser entendre que le sens est relatif à l'interprète (quelque chose qui tient lieu «pour quelqu'un») et dès lors n'est pas absolu, mais dépendant d'un contexte («sous quelque rapport ou à quelque titre»).

Types de signes

Parmi les nombreuses classifications de signes, nous suivons celle de Barthes et Eco, pour être en plus grande relation avec les objectifs assignés au l'enseignement de cette matière en cycle de Master. Comme proposé par les deux, il existe deux types de signes de base. Nous allons appeler les premiers signes et les seconds signes-objets.

a. Signes

Ces signes ont été créés expressément pour agir en tant que tels, c'est-à-dire pour faire réfléchir les autres. La société les a spécialement et expressément conçus pour remplir une fonction de communication. Tel est le cas des mots des langues naturelles. Sa fonction est de nommer ou de représenter d'autres réalités. Par exemple, le mot « table» nous fait penser, à ceux d'entre nous qui parlent français, à l'image mentale de l'objet table. On pourrait dire que le mot est un élément abstrait, une ressource pour atteindre les images d'objets ou d'idées qui font partie de la réalité. Les signes de cette catégorie sont également les panneaux de signalisation, les notes de musique, l'écriture...etc.

b. Signes-Objets

Ce sont des éléments qui, sans avoir été créés ou conçus pour remplir une fonction significative, constituent cependant des signes de la catégorie des objets dont ils font partie. C'est-à-dire qu'une voiture, en plus d'être un objet remplissant certaines fonctions utiles, peut également être un signe et donc suggérer d'autres voitures ou la catégorie générale de celles-ci.

La tenue est aussi un signe-objet. Sa fonction principale est de satisfaire le besoin de la robe (s'habiller). Mais, en même temps, elle constitue un signe d'elle-même et une série de significations qui y adhèrent, presque naturellement. Par exemple, une robe de certaines caractéristiques est un signe de "robe occidentale", tandis qu'une autre variété de vêtements est un signe de "robe orientale" (japonaise ou chinoise).

4. LES ECOLES SEMIOTIQUES

De même que l'on peut parler de types de signes, selon leur caractère intrinsèque ou fonctionnel, il est également possible de signaler l'existence de types ou de façons de concevoir et d'exercer la sémiotique. En suivant les orientations des auteurs précités, on peut distinguer une sémiotique de la communication et une sémiotique de la signification. Une sémiotique

discursive et une sémiotique narrative qui existent simultanément et diffèrent également.

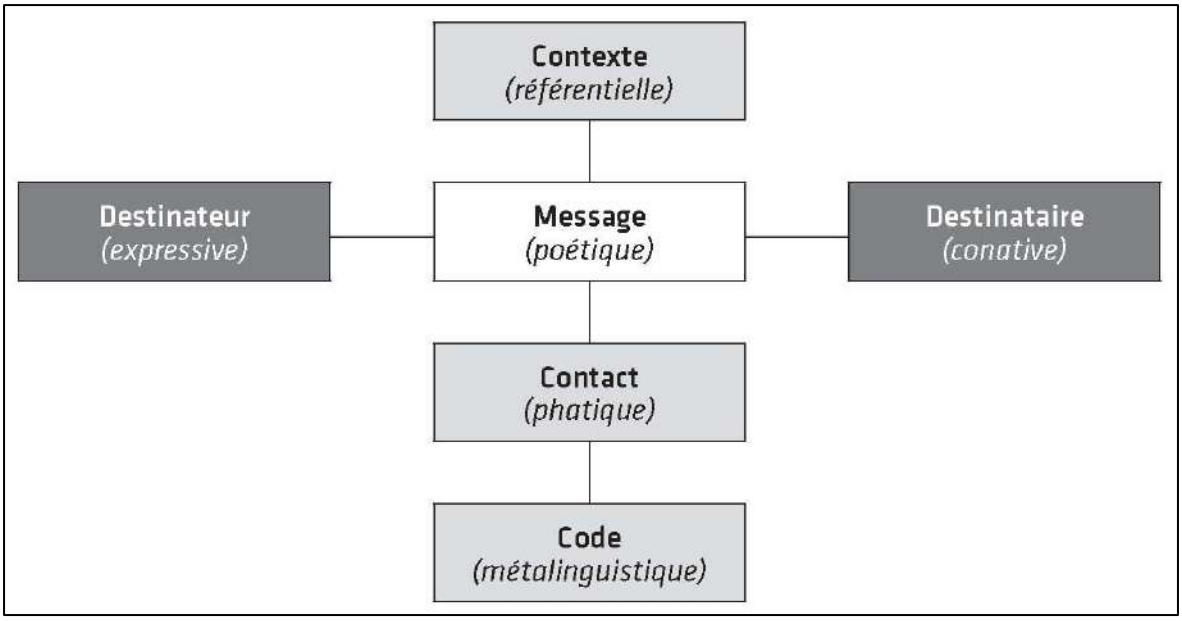
4.1. Sémiologie de la communication

C'est celui qui considère la réalité significative comme un processus de communication entre un émetteur et un récepteur. Il indique également que pour que ce processus puisse déclencher, il doit y avoir une intention de communication de l'émetteur et une utilisation expresse des signaux appropriés pour matérialiser et expliquer, avant le récepteur, l'intention susmentionnée. Par exemple, celui qui souhaite parler à quelqu'un qui est relativement loin, l'appelle par son nom propre ou le geste adéquat.

C'est donc le signal, dans lequel s'exprime clairement l'intention de communiquer, qui fera l'objet de la sémiologie. En fait cette conception, à la fois très restrictive en termes de champ et très vague en termes de limites (comment apprécier objectivement une intention?), correspond à la partie institutionnalisée de la sémiotique, celle des systèmes de signes explicites et univoques: code de route, drapeaux, emblèmes, etc. Les représentants de ce courant sont essentiellement E. Buyssens, G. Mounin et L. Prieto. On peut considérer que, pratiquement, il a disparu, avoir épuisé la description des rares systèmes de signes pleinement explicables (liés de façon univoque à leurs objets) par les fonctions qu'ils remplissent dans la société et pour lesquels ils sont expressément construits. Bien que Jeanne Martinet (1973) affirme qu'avoir *l'intention de communiquer*, ce n'est pas un critère observable dans le comportement d'un émetteur, car il ne s'agit pas d'autre chose que de la décision de sa volonté, il ne s'agit pas non plus d'invoquer l'inconscient, les actes ratés, les lacunes, etc.

Exemples :

Le schéma de communication :



En 1963, le linguiste Roman Jakobson définit les fonctions du langage, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles l'homme recourt au langage. Complété dans les années 1970 par les théories des actes du langage, le cadre ainsi défini peut s'appliquer à l'ensemble de la communication.

Le linguiste Roman Jakobson définit six fonctions du langage, chacune centrée sur un des éléments du schéma de la communication

Rappel du schéma de communication par Jakobson

Le schéma de Jakobson est un modèle décrivant les différentes fonctions du langage. D'après Roman Jakobson, « le langage doit être étudié dans toutes ses fonctions ». C'est-à-dire que le linguiste doit s'attacher à comprendre à quoi sert le langage, et s'il sert à plusieurs choses. « *Pour donner une idée de ses fonctions, un aperçu sommaire portant sur les facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale, est nécessaire* ». Les voici :

- Le message lui-même ;
- « *Le destinateur envoie un message au destinataire* » ;
- Le destinataire est censé recevoir le message ;
- « *Pour être opérant, le message requiert d'abord un contexte auquel il renvoie (c'est ce qu'on appelle aussi, dans une terminologie quelque peu ambiguë, le "référent"), contexte saisissable par le destinataire, et qui est soit verbal, soit susceptible d'être verbalisé* » ;

- « *Le message requiert un code, commun, en tout ou au moins en partie, au destinateur et au destinataire (ou, en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message)* » ;
- « *Le message requiert un contact, un canal physique et une connexion psychologique entre le destinateur et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication* ».

Les six fonctions de la communication telles que les identifie Roman Jakobson sont chacune liées à un de ces éléments.

Les fonctions du langage sont les suivantes :

- Fonction expressive (expression des sentiments du locuteur)
- Fonction conative (fonction relative au récepteur)
- Fonction phatique (mise en place et maintien de la communication)
- Fonction référentielle (le message renvoie au monde extérieur)
- Fonction métalinguistique (le code lui-même devient objet du message)
- Fonction poétique (la forme du texte devient l'essentiel du message)

Il considère d'ailleurs que ces fonctions « ne s'excluent pas les unes les autres, mais que souvent elles se superposent ». Le langage peut ainsi servir à plusieurs choses à la fois : maintenir le contact (fonction phatique) tout en prenant pour objet le code du message (fonction métalinguistique), par exemple, dans as-tu entendu ce que je t'ai dit ?

Les fonctions du langage selon Roman Jakobson

La fonction expressive ou émotive

L'émetteur au cœur de cette fonction exprime ses sentiments, ses opinions. Dans le discours cette fonction se traduit par des exclamations, des verbes de sentiments ou de jugement, des termes évaluatifs.

« Ah ! Qu'il fait beau ! »

La fonction impressive ou conative

Elle est centrée sur le récepteur chez qui l'émetteur veut faire naitre des impressions ou des réactions. Cette fonction se traduit par l'emploi des marques de la 2nde personne, d'impératif, de tournures interrogatives, d'exclamation…

« Tu as vu comme il fait beau ? »

La fonction référentielle

Elle fait porter le langage sur le référent (ou contexte) sur lequel il s'agit de donner des informations : narration, description, explication… Les phrases déclaratives et le mode indicatif seront alors privilégiés.

« Il fait beau »

La fonction phatique

La fonction phatique est utilisée pour établir, maintenir ou interrompre le contact physique et psychologique avec le récepteur. Elle permet aussi de vérifier le passage physique du message.

« Bonjour, ça va ? »

« Allô »

« Heu »

« N'est-ce pas ? »

La fonction métalinguistique

Quand il faut donner des informations sur le code, ses éléments, son fonctionnement comme édicter une règle de grammaire, cette fonction entre en jeu (le préfixe méta- signifie « au dessus » une métalangue est donc une lange qui permet de parler d'une autre langue.

« L'expression « il fait beau » signifie que le ciel est bleu et que le soleil brille ».

La fonction poétique

L'émetteur peut avoir la volonté de soigner particulièrement l'esthétique de sa signification. Cette fonction ne touche pas seulement la poésie, mais aussi les proverbes, les jeux de mots, les slogans…

Slogan jeu de mots d'une ancienne marque de distributeur : *« Mammouth écrase les prix.*

4.2. Sémiologie de la signification

Elle considère la réalité significative comme un processus significatif en dehors de toute éventuelle fonction primaire. Dans ce cas, l'intention de communiquer n'est pas un aspect pertinent du processus. L'importance est produite au-delà de l'intention de l'émetteur. Selon les partisans de cette tendance, l'événement sémiotique ou significatif transcende le phénomène de communication.

À titre d'exemples de faits sémiotiques, nous signalons le cas de la rougeur qui apparaît à tout moment sur le visage d'une personne. Ce phénomène communique quelque chose, même lorsque ceux qui en ont souffert n'ont voulu rien communiquer. D'un autre côté, les couleurs que les femmes appliquent habituellement sur le visage répondent à l'intention de communiquer quelque chose.

Un autre exemple de fait sémiotique serait celui des différents quartiers d'une ville. Chacun d'eux signifie les conditions sociales de leurs voisins. Le quartier de la Casbah signifie le statut marginal de ses habitants, tandis que celui de Hydra signifie la condition prospère de ses habitants.

Si nous établissons une relation avec les types de signes, on pourrait considérer que les signes eux-mêmes ont une plus grande affinité avec la sémiotique de la communication, tandis que les signes-objets trouvent un meilleur emplacement dans la sémiotique de la signification, puisque que cela considère que chaque objet culturel signifie quelque chose et peut donc devenir un objet-signe.

Exemple:

La logique des signes, par le photographe Chema Madoz. On observe un pot avec deux pierres qui simulent un cactus. Instrument de persuasion de la langue écrite et visuel

4.3. Sémiotique discursive

La frontière ou la différence entre ce type de sémiotique et celui de l'analyse du récit est donnée par la perspective d'étude et de description d'un message ou d'un discours particulier.

La sémiotique discursive est celle qui étudie les messages et les discours comme des réalités significatives qui sont constituées par une série de niveaux et de plans organisationnels successifs et solidaires et qui vont du superficiel au profond, de l'expression au contenu, du manifeste au latent. A titre d'exemple, l'analyse des niveaux de codage de l'image publicitaire, sera l'occasion idéale de percevoir clairement la procédure descriptive et analytique de la sémiotique discursive.

4.4. Sémiotique narrative

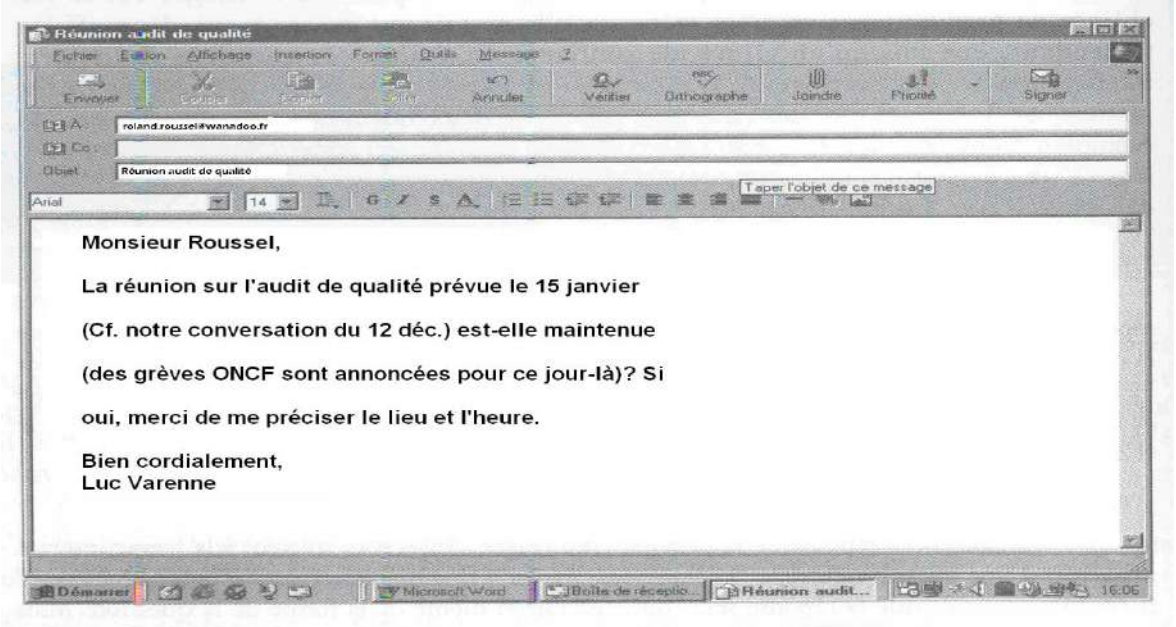
Cette sémiotique, contrairement à la précédente, étudie tout texte ou message comme une histoire, c'est-à-dire comme une unité dans laquelle il y a une représentation d'événements ou d'actions qui se vérifient dans une évolution spatio-temporelle.

Dans le message le plus descriptif, par exemple, en décrivant un objet statique (un tableau), il est possible de distinguer une dimension temporelle et narrative.

En fait, il existe des types de textes (histoires, romans, histoires cinématographiques) qui ne peuvent être analysés que par une sémiotique narrative, qui est la seule à pouvoir rendre compte de l'organisation temporelle et dynamique de ces textes. Mais même les textes descriptifs ou spatiaux sont susceptibles d'être analysés par la perspective diachronique de ce type de sémiotique.

5. ACTIVITES

1. Appliquez les concepts du schéma de communication de Jakobson au document ci-dessous, placé dans une situation précise, pour expliquer le processus de transmission du message, en remplissant les blancs par ce qui convient.



- Émetteur : ……

- Récepteur : ……

- Message :……

- Référent(s) : ……

- Code(s) : ……

- Canal : ……

De quel type de communication s'agit-il ? Justifiez brièvement votre réponse. Quelle fonction de communication est–elle dominante?

2. Expliquez comment la linguistique peut être considérée comme faisant partie de la sémiologie, ou l'inverse si vous croyez que c'est l'inverse.

3. Donnez un exemple d'interaction qui représente chacune des fonctions du schéma de la communication de Jakobson. Expliquez en quoi chaque exemple illustre bien chaque fonction.
4. Quelle est la principale utilité du schéma de Jakobson? Expliquez et donnez deux exemples.
5. Quelle est la principale critique que l'on peut faire du schéma de Jakobson? Expliquez et donnez deux exemple.
6. **Exercice :**

Les signaux ci-dessous sont-ils des signes ou des symboles pour la sémiologie de la communication (Prieto, Mounin, Buyssens) ? Quel est leur degré de motivation ?

1. Symbole mais le rapport d'échelle n'est pas maintenue. Le poisson est presque plus grand que l'arbre.

2. Signe. La H est conventionnel

3. Il y a des deux mais plus symbole. Il y a une ressemblance avec la réalité.

4. Symbole et signe. Il y a une ressemblance mais il y a également le rond rouge qui signifie interdiction qui est conventionnel.

5. Symbole

6. Symbole et signe. Ressemblance mais les couleurs bleues et blanches relèvent des conventions.

7. Symbole et signe. Ressemblance mais rond rouge qui représente l'interdiction créée par convention.

8. Signe

9. Symbole.

COURS N° 02 :

FERDINAND DE SAUSSURE :

de la linguistique à la sémiologie

1. LANGUE ET PAROLE

Toute la doctrine linguistique de **Saussure** découle de l'insatisfaction à l'égard de la linguistique du XIXe siècle, une linguistique vague et approximative. Dans la partie introductive du *Cours de linguistique générale,* Saussure réfléchit précisément à ce que devrait être l'objet de la linguistique.

Saussure donne une représentation visuelle du **circuit de communication** linguistique entre deux individus A et B: le point de départ du circuit est dans le cerveau de l'un des deux individus, chez qui les *concepts* se trouvent associés à des représentations de signes ou d' *images* linguistiques *l'acoustique* qui sert leur expression; le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image; puis les ondes sonores se sont propagées de la bouche de A à l'oreille de B jusqu'au retour au cerveau de B, dont l'image acoustique correspondra à un nouveau concept.

« Fig.9 : le circuit de la parole du CLG »

Saussure veut montrer comment la langue est un objet extrêmement complexe, à tel point qu'il est impossible de l'étudier à plusieurs égards simultanément. En bref, la linguistique - et donc la sémiotique - doit toujours constituer son propre objet d'étude, c'est-à-dire qu'elle doit décider à chaque fois où il commence et où il se termine.

Pour commencer à mettre les choses en ordre, Saussure propose une dichotomie fondamentale pour toutes ses théories linguistiques: d'une part nous avons la langue, qui est la compétence collective et sociale qui vous

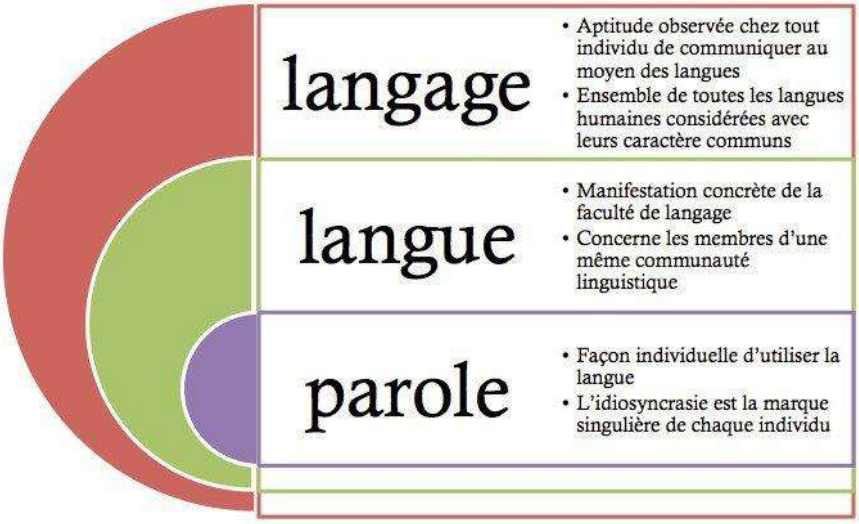
permet de produire et de comprendre des termes linguistiques qui partagent une langue partage les mêmes significations combinées avec les mêmes significations, de l'autre nous avons la parole , comprise comme réalisation et exécution technique du signe linguistique (union du signifiant et du signifié, nous verrons plus loin) et donc l' acte individuel .

De retour au circuit de communication, nous avons deux processus parallèles et simultanés: dans le premier A prononce (et B entend) des séquences de sons qui sont appelées phonèmes ; dans le second A il transmet sons équivalents à des pensées acquises, à des descriptions de choses ou à des états de choses ou à des états d'expérience de la mémoire, qui sont appelés sens. Les deux peuvent être similaires mais pas identiques, car si A prononcé la voix du "chien" à des moments différents, elle aura des variations de timbre, d'intensité ou de durée assurer une variation de prononciation, tout comme le mot «paysage» peut évoquer des sens différents à différents interlocuteurs. De plus, le lien entre la voix et le sens est très problématique, car à une voix peut correspondre différents sens (ancre ou ancre), un sens peut être exprimé par plusieurs phonies (paysage, environnement, panorama, vue), et surtout il n'y en a pas relation de nécessité entre des voix spécifiques et des sens spécifiques ... ou aux sons que nous émettons ne sont pas jamais immédiatement et nécessairement lié aux sens, il n'y a pour ainsi dire aucun lien « Naturel ».

Quand A produit une voix, il accomplit un acte phonatoire en pensant à un modèle, une entité abstraite qu'il a reçu de la communauté dans laquelle il a grandi et appris sa langue: ce le modèle est le signifiant et représente l'image acoustique; et de la même manière lorsque B perçoit l'image acoustique reçue et transmise à son cerveau, utilise un modèle, un schéma collectif qui sert à limiter les éventuelles variations concrètes des sens: ce modèle est le signifié

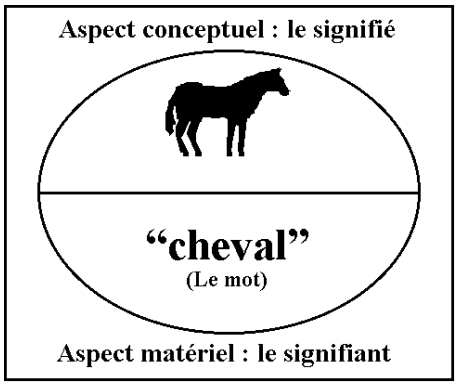
et représente le concept. Les signifiants et les significations sont donc des modèles abstraits, construits collectivité de la langue et matérialisée dans les voix et les sens par une réalisation technique individuelle.

On peut donc dire que les signifiants et les significations constituent le domaine de la langue, tandis que les phonies et les sens, en tant qu'actes linguistiques concrets, uniques et non reproductibles, mots. Qu'est-ce qui permet donc à l'individu de saisir et de reconnaître les variations et les identités langue? C'est précisément la langue, c'est-à-dire l'aspect social, collectif du langage, l'ensemble de ses limites et ses articulations. Selon Saussure, l'objet de l'étude de la linguistique doit être donc vraiment la langue. Telle est la décision révolutionnaire du linguiste genevois, car jusque-là La linguistique s'était principalement concentrée sur l'examen des variations des langues, sur l'analyse mutations phonétiques.



2. LE SIGNE LINGUISTIQUE : arbitraire, linéaire

Le **signe linguistique** combine un signifiant avec un signifié, ou une image acoustique (c'est-à-dire une abstraction conceptuelle de nos sens, pas le son matériel d'une émission) et un concept.



Le signe se caractérise par deux principes: l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du signifiant.

L'**arbitraire du signe** prévoit que le signifiant et le sens sont unis dans un lien arbitraire, c'est-à-dire qu'il n'existe aucun lien naturel, nécessaire et motivé entre eux (comme le l'existence même de différentes langues). Cette signification a également été appelée *arbitraire vertical* parce que les représentations visuelles du signe placent classiquement le signifiant et le signifié dans une ligne verticale.

Cependant, il existe un deuxième sens de l'arbitraire, lié au concept de valeur, selon lequel dans un système linguistique les relations entre un signifiant et le sont arbitraires d'autres signifiants, ainsi qu'entre un sens et les autres sens, et dans ce cas, nous parlons de l'*arbitraire horizontal*.

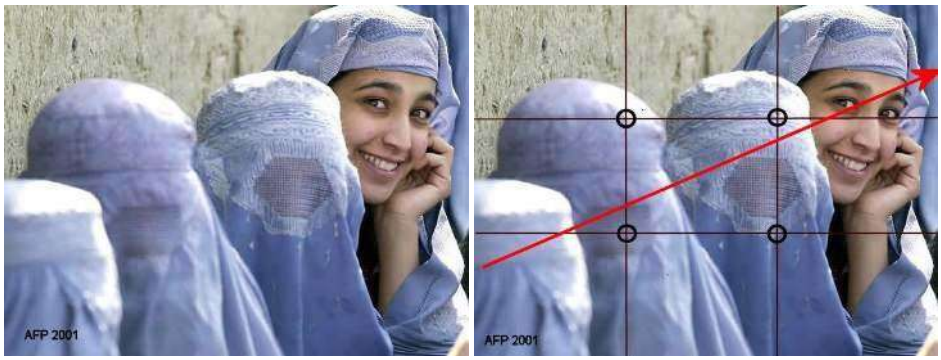
La **linéarité du signifiant** est plutôt donnée par dimension temporelle dans laquelle le signifiant est envisagé: celle-ci, étant de nature auditive,; il représente donc une extension linéaire et, comme tous les signifiants

acoustiques, se déroulant dans le temps ; leurs éléments s'alignent les uns après les autres, de telle manière conséquent, et forment une chaîne.

Donc, le signifiant se présente de façon linaire dans l'axe du temps. Il nous faut du temps pour prononcer un mot, pour le réaliser de façon physique. De même, il y a un ordre qui est suivi lors de sa prononciation. Dans la réalisation du signifiant [wazo], il ne m'est pas permis de prononcer les sons dans un ordre différent de celui que nous avons ci-haut si je veux que les autres locuteurs me comprennent. Les signes forment donc une successivité et non une simultanéité. Par opposition, les signes routiers peuvent se substituer: "obligation de tourner" et "tourner à gauche".

D'autres signifiants, par exemple visuels (les signaux maritime) peut avoir une simultanéité sur plusieurs dimensions, comme l'espace.

Linéarité induite dans l'image (de plus voilé au moins voilé)



3. IMMUTABILITÉ ET MUTABILITÉ DU SIGNE

Si d'une part le temps assure la continuité et la stabilité du référentiel linguistique, d'autre part elle détermine inévitablement sa mutabilité. Les deux faits, souligne Saussure, ne sont pas contradictoires mais par solidarité. L'hypothèse est que le langage se transforme sans que les sujets puissent le transformer. Dans d'autres termes, la langue est **intangible**, **pas immuable**.

En fait, l'arbitraire laisse une grande marge de choix des signifiants pour transmettre les significations (puisqu'il n'y a pas de contrainte naturelle) mais en même temps, il assure aux signes linguistiques une forte stabilité dans le temps. Il y a quatre raisons selon Saussure:

- le caractère arbitraire des signes eux-mêmes est le premier principe qui légitime la liberté de choix et en même temps, c'est un système de sécurité contre d'éventuelles attaques pour transformer les langues; de plus, pour qu'un signifiant change, il doit y avoir une justification raisonnable

- la multitude de signes nécessaires pour constituer n'importe quelle langue rend impensable de modifier ou remplacer un système aussi complexe par de nombreux éléments

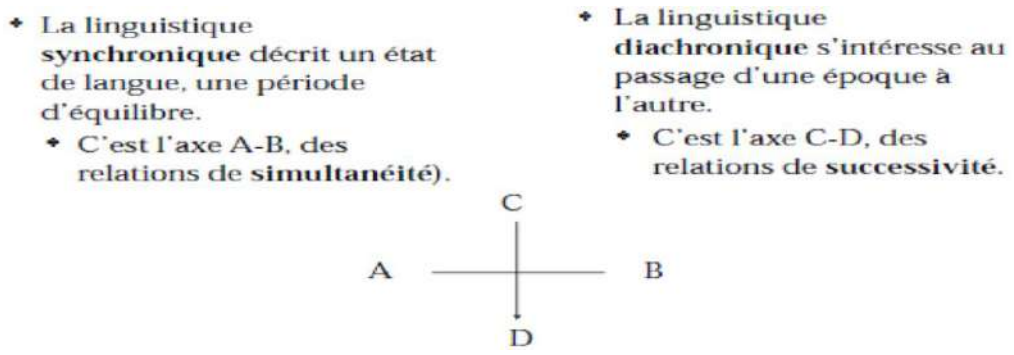
La nature trop complexe du système, qui nécessiterait l'intervention de spécialistes et de grammaires à éditer

- la résistance de l'inertie collective à toute innovation linguistique: être la langue affaires - au quotidien - de tous et pas de quelques individus (comme les signaux militaires ou langue des sourds), ce facteur assure l'impossibilité d'une révolution.

4. SYNCHRONIE ET DIACHRONIE

Le temps est donc une variable fondamentale des études linguistiques. Les travaux en linguistique peuvent se réaliser sur deux axes: l' *axe de la simultanéité* et l' *axe des successions* . Deux axes qui reflètent deux perspectives d'étude: d'une part, une linguistique statique prend forme, laquelle étudie précisément les états d'une langue et de l'autre une linguistique évolutive, qui concentre l'attention sur l'évolution de la langue dans le temps.

D'où une autre dichotomie importante de la pensée Saussurien: **synchronie** et **diachronie** , ou l'analyse d'un état d'évolution, un puits de phase précise, et analyse des évolutions des états, les phases qui se succèdent. Linguistique synchronique qui il traite des relations logiques qui relient les termes *coexistants* d'un système, tels qu'ils sont perçus de la conscience collective elle-même; la linguistique diachronique étudie plutôt les relations qui relient termes *successifs* qui se remplacent sans former de système entre eux, non perçus de la même conscience collective.



5. LANGUE, SYSTEME ET VALEUR

« C'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme. » (de Saussure 1972 :157)

Il est beaucoup plus difficile, fait remarquer Saussure, de faire de la linguistique statique que de la linguistique évolutionnaire: les faits historiques sont en fait beaucoup plus concrets, tandis que les faits statiques peuvent être de degré d'abstraction élevé. Pour étudier les relations logiques entre les termes coexistants d'un même système la notion d' **identité** d'un élément

linguistique doit être prise en compte : cette identité ne se manifeste dans la matérialité de l'élément lui-même, mais par les relations qu'il entretient avec les autres éléments du système, des positions qu'ils occupent, des différences qui les caractérisent.

l'identité est donné par la **valeur** . L'identité d'un élément linguistique est donnée par la valeur qu'il est décidé d'attribuer à cet élément particulier, inséré dans un contexte relationnel, différentiel et oppositionnel avec les autres éléments d'un système. La langue, dit Saussure, est un système de valeurs, c'est-à-dire un système d'éléments linguistique qui entretient des relations. Pour expliquer ce système, Saussure tente d'imaginer son naissance: imaginez donc un **état primordial** , avant l'apparition de la langue, dans lequel j les sons (phonèmes) et les pensées (sens) sont des *nébuleuses* totalement *libres* ; la langue intervient précisément pour organiser ces nébuleuses, articulant le plan des sons et le plan de idées confuses.

En ce sens, le langage devient le domaine des articulations, comparable à une **feuille de papier**, dont la pensée est le recto et le son le verso: on ne peut pas couper sans couper en même temps l'autre. D'où il résulte que la langue ne peut être conçue comme une nomenclature, c'est-à-dire comme une série de noms choisis arbitrairement et liés par une série de objets ou concepts. Les langues coupent leurs propres signifiants et significations, les reliant en signes. Si tu le fais les langues étaient des nomenclatures simples, il serait extrêmement simple de traduire à partir d'une langue à l'autre, et il serait facile d'apprendre une langue étrangère. Au lieu de cela, il n'y a pas de concepts universels fixe une fois pour toutes et il n'y a pas de signifiants universels: les langages articulent sons et concepts différemment.

6. RAPPORTS SYNTAGMATIQUES ET RAPPORTS PARADIGMATIQUES

La théorie de Saussure se concentre donc sur les relations qui s'établissent entre les éléments linguistiques: les relations existent dans deux sphères distinctes: d'une part les relations basées sur le caractère linéaire de la langue, et dans cette dimension les éléments sont disposés les uns après les autres dans la chaîne de mots («réessayer» ou «il fait beau» sont tous deux des syntagmes). La relation est donc **syntagmatique** et il est *in praesentia* : il est basé sur la présence de deux termes ou plus successivement et sur la fonction logique de type "et ... et ...".

Les énoncés, qui peuvent être des mots, des parties de phrase ou des phrases entières, appartiennent au domaine de la langue, car dans la plupart des cas ils répondent à des formes et usages linguistiques difficile à modifier, radicalisé dans les formes et les expressions d'usage courant et collectif (comme 'force ta main'). Ensuite, nous avons ces éléments qui ont quelque chose en commun, qui sont associés les uns aux autres les en mémoire (« enseignement» peut être lié à d'autres mots tels que «éducation» ou «didactique»).

La relation est donc **associative** et est *absente* : elle est basée sur l'association mnémonique virtuelle de deux termes ou plus et sur la fonction logique de type "ou ... ou ...". De ce point de vue, un terme se pose comme le centre d'une constellation associative avec d'autres termes (en raison de la présence du radical, « enseignement» et «enseignant»; en raison de la présence du suffixe ou encore par simple analogie de sens, «enseignement» et «éducation» et «apprentissage» ...).

7. LA SÉMIOLOGIE

« La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes.

On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie] (du grec sēmeîon, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains. »

Cette définition a été proposée par Ferdinand de Saussure (1857-1913) qui, en limitant son propos à l'étude du signe uniquement linguistique, est considéré comme fondateur de la « sémiologie ». La sémiologie est généralement considérée comme ancrée dans la linguistique

La science conçue comme sémiologie s'avère être une matière qui étudie « la vie des signes au sein de la vie sociale » et qui s'inscrit dans le cadre de la psychologie.

La nature essentielle du signe selon Saussure d'être extrêmement psychique : une image conceptuelle et une image acoustique :

« Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens, elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler « matérielle », c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait. Le caractère psychique de nos images acoustiques apparaît bien quand nous observons notre propre langage. Sans remuer les lèvres ni la langue, nous

pouvons nous parler à nous-mêmes ou nous réciter mentalement une pièce de vers. » (Saussure, 1974, 174)

Postérieurement, F. de Saussure aboutit à la dichotomie « signifié / signifiant», à la façon du recto et du verso d'une feuille de papier, créée pour désigner les deux côtés inséparables du signe mentionnés ut supra, « concept / image acoustique» :

Nous proposons de conserver le mot signe pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie.

Le signifié n'est pas alors un objet (ainsi, « chien » n'est pas ce chien qu'étudie la biologie), de même que le signifiant n'est pas un ensemble de sons constituant le nom /ʃiɛ/. Il en est ainsi que le signifiant s'avère être l'image de cette forme sonore, tandis que le signifié est l'image de l'objet et le concept mental de ce dernier, étant en relation avec d'autres images similaires (perro en espagnol, dog en anglais).

La compréhension du signe par F. de Saussure met en évidence, de même que chez Ch. Peirce, le rôle du sujet et son implication. Par ailleurs, bien que la linguistique soit un élément de la sémiologie, le langage s'avère être le système de signes le plus important :

« […] la langue est un système de signes exprimant des idées et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires etc... elle est seulement la plus importante de ces systèmes. »

8. ACTIVITES

1) Expliquez pourquoi « tapis » est un signe linguistique et pourquoi la première syllabe de ce mot (ta-) n'en est pas un.

2) Identifiez si nous avons affaire à des signes élémentaires ou complexes. Dans le cas des signes complexes, identifier les signes élémentaires qui les composent, dans les mots suivants : écrirons, reporter, avantageusement.

3) Signification (sens lexical, pris isolément (dictionnaire)) >< valeur (sens attribué par le système)

Exemple : Mouton et sheep: même signification mais valeur différente

• « mouton »: seul signe en français.

• « sheep »: coexiste avec «mutton » en anglais (pas le seul signe pour cette idée dans le système anglais).

« Porc » et « Pork » ont-ils la même signification et la même valeur ?

1°) Oui

2°) En français : deux signes : « porc » et « cochon » En anglais : deux signes : « pork » et « pig »

4) Union des signes linguistiques : deux plans possibles

Exemple : Analyse du signe « pomme »

« Je mange une pomme verte tous les matins »

On analyse le mot pomme dans la phrase. Le signe est analysé dans la chaîne des signes. Il s'agit du plan du syntagme (= combinatoire dans la chaîne du discours).

Ensuite on analyse le mot pomme avec d'autres signes avec lesquels il partage une même sonorité, un même sens et une même fonction

grammaticale. « Pomme », « poire », « prune », « pommette », « pommeau », etc. Il s'agit du plan paradigme (= association).

Autre exemple: analyse du signe « enseignement » Exemple pour le plan du syntagme:

– « En Belgique, l'enseignement n'est pas obligatoire avant l'école primaire.»

Exemple pour le plan du paradigme:

– « enseigner, renseigner »

– « poliment, bêtement »

– « apprentissage, formation »

5) Chaque signe est au cœur d'une constellation. Les signes solidaires, ils liés les uns aux autres.

Autre exemple: analyse du signe « absents » dans une phrase

Plan du syntagme: -

« Les absents ont toujours tort. »

Plan du paradigme:

-Les : Mes, tes, mai, etc.

- Absents : présents, participants, abrutis, etc.

- Ont : on, etc.

- Toujours : souvent, jamais, séjour, etc.

- Tort :

Exercice 1:

Déterminez le signifiant et le signifié des images photographiques.

Description:

• Une image photographique différente sera préalablement remise à chaque étudiant.

• Sur la base de l'exemple d'analyse sémiologique présentée, l'étudiant effectuera l'analyse de la photographie par écrit et devra la soutenir en classe.

Exercice 2:

Déterminez le signifiant et la signification d'une image artistique.

Description:

• Une image artistique sélectionnée sera projetée en classe.

• Les étudiants doivent l'observer et pour une période de temps, ils rédigent un texte sur le sens et le signifiant qu'ils pensent y trouver.

• Chaque élève doit lire et soutenir son travail.

• En fin de compte, les conclusions sont tirées et les similitudes et les différences sont trouvées.

COURS N° 03 :

Charles Sanders PEIRCE : la sémiotique

1. LA THEORIE SEMIOTIQUE

Pour une discipline s'occupant de l'étude des signes (du grec séméion, « signe»), nous nous pencherons avant tout vers ses sources majeures. La deuxième théorie fondatrice, dans ce survol, renvoie à Charles Sanders Peirce (1839-1914) qui a souhaité la naissance de la « sémiotique » sous un angle philosophique.

Pour ce philosophe et scientifique américain la sémiotique est un autre nom de la logique: «la doctrine formelle des signes». On peut dire très schématiquement que son projet a consisté à décrire de manière formelle les mécanismes de production de la signification et à établir une classification des signes. Le philosophe n'a pas écrit d'ouvrage spécifique sur ce sujet. Sa pensée nous est donnée par une multitude de textes (articles, lettres, conférences) rédigés à différentes époques (dès 1867) qui n'ont été rassemblés et publiés qu'à partir de 1931.

C.S. Peirce liait la sémiotique au domaine de la logique dont il avait contribué au développement (méthode des tables de vérité du calcul des propositions notamment). Dans cette perspective, la sémiotique peut être définie comme la théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée.

En effet, selon l'approche de C.S. Peirce, la sémiotique est envisagée comme une philosophie de la représentation:

*«[…] je suis, autant que je sache, un pionnier ou plutôt un défricheur de forêts, dont la tâche de dégager et d'ouvrir des chemins dans ce que j'appelle la sémiotique, c'est-à-dire la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de semiosis [le procès du signe] possibles […]» (*Peirce, 1978 :135)

Mais Pierce envisage aussi le signe comme élément d'un processus de communication, au sens non de «transmettre» mais de «mettre en relation» :

«Par signe j'entends tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit […]» . (Peirce, 1978 : 116)

Ce dernier signifie la reconnaissance de tous les types de signe, et tout cela, en fonction de trois catégories fondamentales du rapport de l'individu à la réalité. Les catégories fondamentales sont comprises par Ch. Peirce en tant que modes d'être et de connaissance, et nommées « priméité ou primarité », « secondéité ou secondarité » et « tiercéité ou tertiarité ».

Dans ce qui suit, nous présentons les trois catégories philosophiques de Charles Sanders Peirce, et nous expliquerons ensuite comment ces catégories fonctionnent à différents niveaux processus sémiotique Le processus sémiotique est une relation triadique entre un signe ou representamen, un objet et un interprète . Chacun de ces trois termes est à son tour subdivisé selon les trois catégorie

2. LES TROIS PRINCIPES GÉNÉRAUX

Peirce a développé une théorie sémiotique à la fois: générale, triadique et pragmatique

1. Générale: car elle prend en compte l'expérience émotionnelle, la pratique et intellectuelle; qui comprend toutes les composantes de la sémiotique; qui a son tour opte vers une approche généralisée du concept de signe.

2. Triadique: car elle est basée sur trois catégories philosophiques: « priméité», « secondéité» et « tiercéité»; qui correspondent à trois termes en relation avec les constituants du signe: le signe ou la représentamen ; l' objet et l'interprétant.

3. Pragmatique: car elle prend en compte le contexte dans lequel les signes sont produits et interprétés; et qui définit l'effet du le signe sur l'interprète.

3. LA TRIADE DE PEIRCE OU LES CATEGORIES FONDAMENTALES

Charles Sanders Peirce reconnait tous tous les types de signe, et tout cela, en fonction de trois catégories fondamentales du rapport de l'individu à la réalité. Les catégories fondamentales sont comprises par Ch. Peirce en tant que modes d'être et de connaissance, et nommées « priméité ou primarité », « secondéité ou secondarité » et « tiercéité ou tertiarité » :

« Le premier est ce dont l'être est simplement en soi ; il ne renvoie à rien et n'est impliqué par rien. Le second est ce qui est ce qu'il est en vertu de quelque chose, par rapport à quoi il est second. Le troisième est ce qui est ce qu'il est par les choses entre lesquelles il établit un lien et qu'il met en relation. »

Les catégories de Ch. Peirce sont donc ontologiques et gnoséologiques :

Signes en soi, signes en rapport à l'objet et signes en rapport avec l'interprétant. Au niveau de priméité, l'esprit est en relation avec la réalité, où les objets se dénotent, s'identifient, bien qu'ils ne se déterminent pas ; c'est une prémisse nécessaire, mais insuffisante, de l'expérience de l'individu.

Au niveau de secondéité, les objets existent ; l'esprit contemple dans la réalité une multitude de choses et de leurs relations, ainsi que l'individualité des objets.

En définitive, au niveau de tiercéité, les objets se comprennent ; l'esprit établit des relations communes entre les objets individuels en y prescrivant le statut réel.

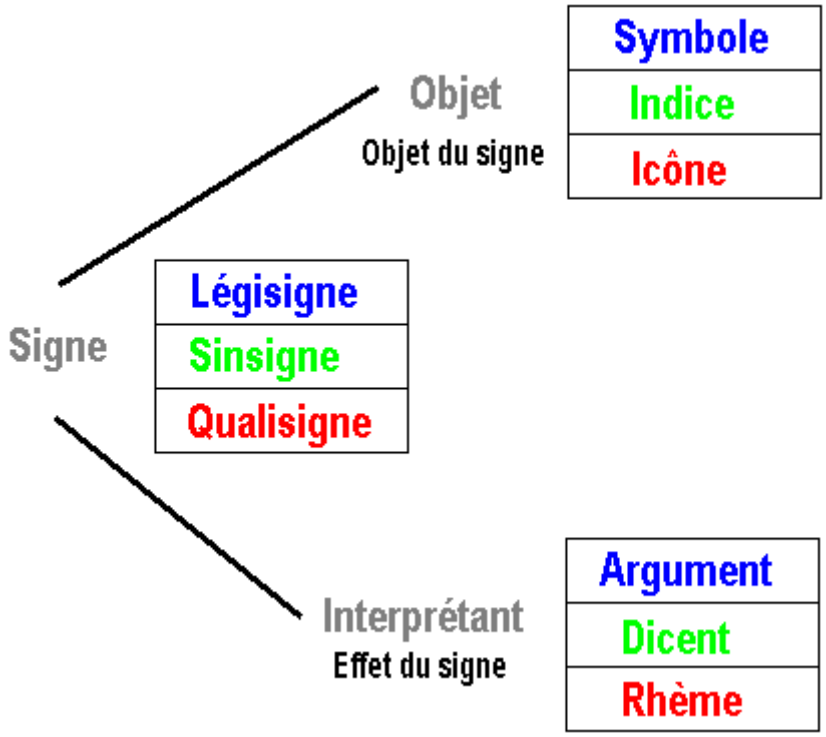
Les relations que les trois catégories entretiennent entre elles reçoivent chez Ch. Peirce le nom de logique « triadique ». De plus, cette dernière est étroitement liée à la « sémiose » qui est une action impliquant la coopération de trois sujets : un signe, son objet et son interprétant. Le signe, dans son sens étroit, est, d'habitude, le synonyme de « representamen » ; l'objet est ce qu'il remplace et désigne ; l'interprétant est un effet mental, une idée que le signe évoque, ou la pensée, elle-même. Enfin, pendant le processus de la sémiose, le signe produit une action cognitive à l'égard de son interprète, i.e. sujet ou individu. Ainsi, la sémiotique est plus qu'une science des signes, mais une doctrine de la nature essentielle et des variétés d'une sémiose possible.

La définition générale du signe par Ch. Peirce rejoint la représentation traditionnelle et le transmet comme quelque chose qui tient lieu d'autre chose :

« Un signe, ou representamen, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose ; de son

objet. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du representamen. »

L'originalité de la conception de Ch. Peirce est dans la notion « interprétant » qui, loin d'équivaloir à « interprète » (individu, créateur du signe), place le signe dans un mouvement dynamique.



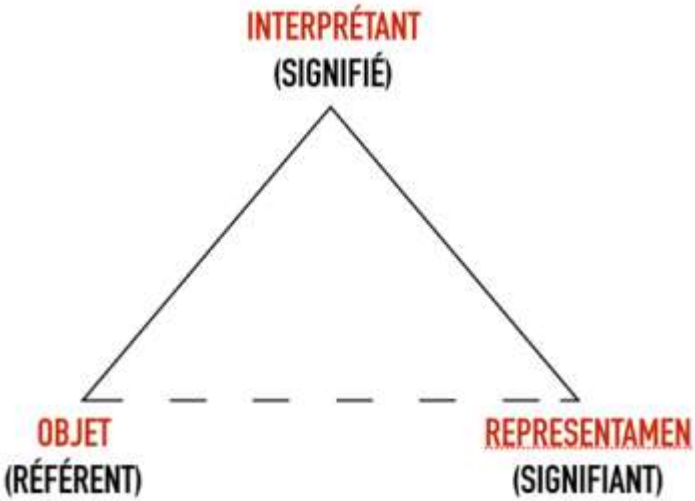
La combinaison des trois trichotomies peut se visualiser sous forme de tableau par mode d'appartenance :

	Signe en relation avec lui-même	Signe en relation avec son objet	Signe en relation avec son interprétant
Tiercéité	Légisigne	Symbole	Argument
Secondéité	Sinsigne	Indice	Dicent
Priméité	Qualisigne	Icône	Rhème

4. LE SIGNE ET LE PROCESSUS SEMIOTIQUE

Selon Peirce, un signe peut être simple ou complexe. Contrairement à Saussure, Peirce ne définit pas le signe comme l'unité minimale de signification. Tout ou phénomène, quelle que soit sa complexité, peut être considéré comme un signe dès son entrée dans un processus de sémiose.

Le processus de sémiose implique une relation triadique entre un signe ou une représentamen (une première), un objet (une seconde) et un interprète (une troisième).

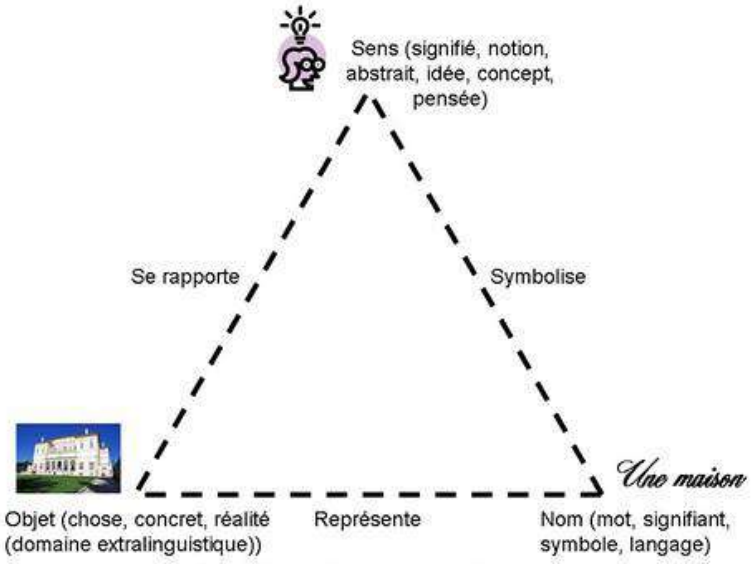


Le representamen est quelque chose qui représente autre chose: son objet. Avant d'être interprétée, le représentamen est une pure potentialité: une première.

L'objet est la chose à laquelle renvoie le signe et la représente. Le signe ne peut représenter que l'objet. Vous ne pouvez pas en donner connaissance. Le signe peut exprimer quelque chose sur l'objet, à condition que cet objet soit déjà connu de l'interprète à travers l'expérience sociale (expérience créée à partir d'autres signes, qui sont toujours antérieurs). Par exemple, un morceau de papier rouge utilisé comme échantillon de couleur (= représentamen) pour un pot de peinture (= objet) indique uniquement la couleur rouge de l'objet, car il est supposé que les caractéristiques de tous les autres sont déjà connues (type d'emballage, contenu, utilisation, etc.). Le morceau de papier montre que la peinture sur la boîte est rouge, mais ne dit rien sur les autres caractéristiques de l'objet. Si l'interprète sait, en revanche, que le morceau de papier fait référence à un pot de peinture, alors, l'échantillon lui donne l'information que la peinture doit être rouge. Pour le dire plus succinctement, Peirce distingue l'objet dynamique (l'objet en réalité) de l'objet immédiat (l'objet représenté par le signe). Dans notre exemple, le pot de peinture est l'objet dynamique et la couleur rouge (de la peinture dans le pot) est l'objet immédiat.

Lorsqu'il est interprété, le représentamen a la capacité de déclencher un interprétant qui effectuera une première sémiose. Ce premier interprétant, à son tour, devient un représentamen d'une deuxième sémiosis, qui active un nouvel interprétant qui se réfère (en quelque sorte) au même objet de la première sémiosis, permettant ainsi au premier représentamen de se référer au premier objet .

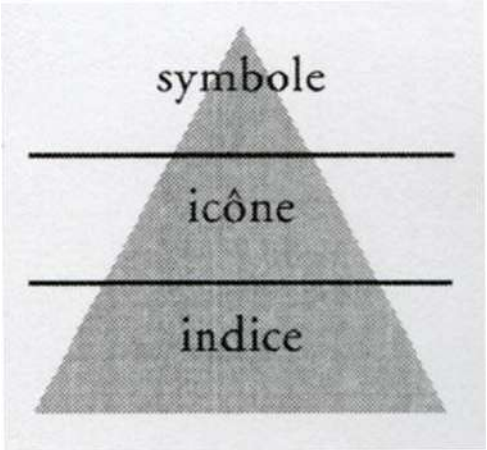
Et ainsi de suite, à l'infini. Par exemple, la définition d'un mot dans le dictionnaire est un interprètant du mot, car la définition fait référence à l'objet (= ce que le mot représente) et permet donc au représentamen (= mot) de se référer à cet objet. Cependant, pour être comprise, la définition elle-même nécessite une série, ou plus précisément, un ensemble d'autres interprètants (autres définitions) ... Par conséquent, le processus de sémiose est théoriquement illimité. Nous sommes engagés dans un processus de réflexion qui est toujours incomplet et qui a toujours commencé auparavant.



Le triangle sémiotique

5. LA CLASSIFICATION DES SIGNES

La classification la plus importante des signes s'établit par Ch. Peirce selon le rapport du signe à l'objet. Toujours en suivant les niveaux de sa trichotomie, « priméité – secondéité – tiercéité », il aboutit à trois classes du signe, respectivement : icône, indice et symbole.



L'icone

L'icône, ou le signe iconique se caractérise par une relation de ressemblance et d'analogie avec ce qu'il représente. Pour cette raison, il est également appelé « signe-copie » et « signe-image ». Ce type du signe concerne la peinture, le cinéma, la photographie, le schéma, le plan et tout autre genre où la forme détermine et reproduit fidèlement le signifié. Il y a une grande quantité d'icônes largement reconnaissables dans la société moderne : signe « sapin » sur les indications routières comme espace de repos, signe « assiette avec une fourchette et un couteau » comme espace de restauration, signe « imprimante » dans l'informatique, signe « silhouettes de femme et d'homme » comme toilettes dans les espaces publics, etc. Ces signes, pour Ch. Peirce, sont les plus clairs, les plus faciles, les plus formés et les plus motivés.

« Une icône est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non. Il est vrai que si cet objet n'existe vraiment pas, l'icône n'agit pas comme signe ; mais cela n'a rien à voir avec son caractère de signe. N'importe quoi, qualité, individu existant ou loi, est l'icône de quelque chose, pourvu qu'il ressemble à cette chose et soit utilisé comme signe de cette chose. »

L'indice

L'indice, ou le signe indiciel est en relation d'existence physique avec ce qu'il représente en vertu des rapports temporels, spacieux et causaux. Ch. Peirce le définit par une contiguïté factuelle des deux éléments : la fumée et le feu, le mouvement des branches ou des cheveux et le vent, l'éclair et l'orage, etc.

« Un indice est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet. […]. Dans la mesure où l'indice est affecté par l'objet, il a nécessairement quelque qualité en commun avec l'objet, et c'est eu égard aux qualités qu'il peut avoir en commun avec l'objet, qu'il renvoie à cet objet. Il implique donc une sorte d'icône, bien que ce soit une icône d'un genre

particulier, et ce n'est pas la simple ressemblance qu'il a avec l'objet, même à cet égard, qui en fait un signe, mais sa modification réelle par l'objet. »

Le symbole

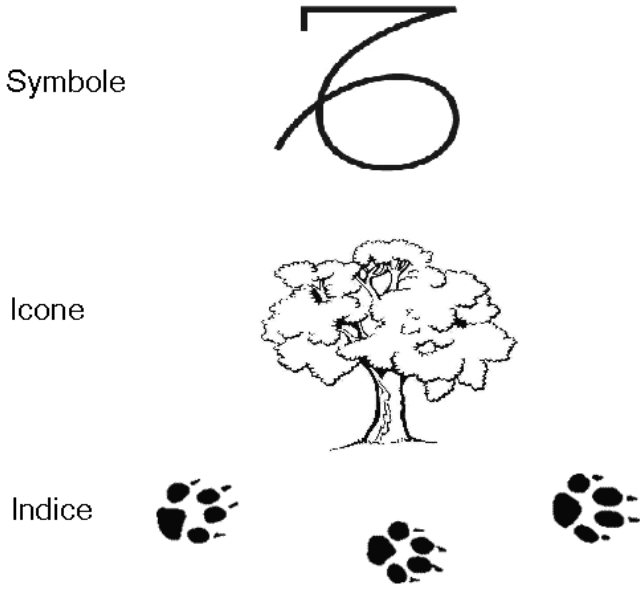
Le symbole, ou le signe symbolique est un signe motivé puisqu'il implique un rapport de nature entre le signifié et le signifiant. Depuis sa motivation et la contigüité conventionnelle, il termine par devenir arbitraire. Les signes symboliques sont les langues naturelles et artificielles, les notes musicales, les symboles chimiques, etc.

Dans le cadre des symboles, il arrive que le signifié déborde le signifiant, jusqu'à devenir un cliché, pour ce qu'il est très difficile de retrouver l'origine symbolique : par exemple, la paix et la colombe, la capitulation et le drapeau blanc, la modestie et la violette, l'amour et le cœur percé d'une flèche, l'alcoolisme et le serpent vert, etc. De plus, c'est le seul type de signe qui n'est pas déterminé par

l'objet qu'il dénote. Ainsi, les symboles d'un pays, comme le drapeau ou l'armorie, ne ressemblent pas forcément au pays, lui-même.

De même, le signe symbolique relie le signe à l'objet en vertu de la régularité et de la loi :

« Un symbole est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales, qui détermine l'interprétation du symbole par référence à cet objet. Il est donc lui-même un type général ou une loi, c'est-à-dire un légisigne. A ce titre, il agit par l'intermédiaire d'une réplique. Non seulement il est général lui-même, mais l'objet auquel il renvoie est d'une nature générale. »



6. ACTIVITES

A. Sur le schéma récapitulatif, le representamen, l'icône, le rhème, l'abduction relèvent de la priméité. Expliquez pourquoi.

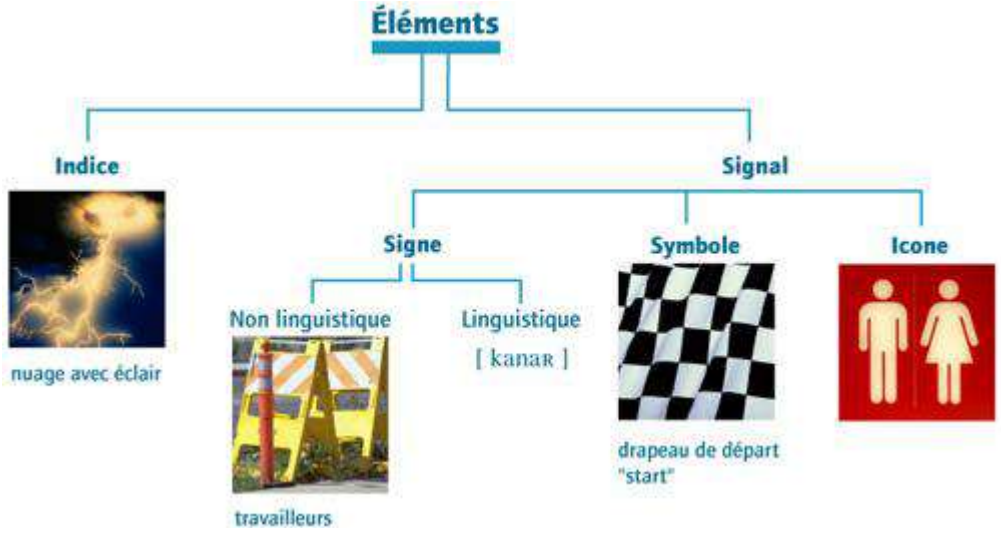
B. Sur le schéma récapitulatif, quels termes relèvent de la secondéité ? Pourquoi?

C. Sur le schéma récapitulatif, quels termes relèvent de la tiercéité ? Pourquoi ?

D. Analysez les processus interprétatifs susceptibles d'être déclenchés par un phénomène tel que :

1. Un timbre-poste ou un billet de banque;
2. Un pictogramme indiquant les toilettes ou la sortie dans un lieu public;
3. Un passeport, un agenda, une enseigne de magasin, une marque commerciale;
4. Un stylo, un couteau, des lunettes;
5. Une façade, une porte, une fenêtre, un escalier;
6. Une photo de presse, une peinture figurative ou un tableau monochrome.

E. Appliquez le schéma suivant sur les signes traités dans l'exercice précédent :



Vous pouvez choisir n'importe quel objet, simple ou complexe, mais il faut toujours le considérer dans un contexte précis (par exemple, le timbre-poste en

question représente telle image et porte telles indications, il se trouve oblitéré sur telle carte postale, etc.).

E. Classez les signes suivants dans les classes icône, symbole, indice :

a)

b)

c)

d)

e)

f)

g)

h)

i)

COURS N° 04 :

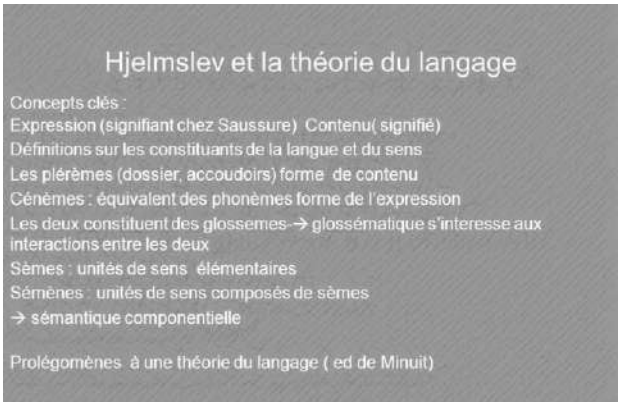
LOUIS HJELMSLEV,

les fondements de la théorie du langage

1. PREMISSES THÉORIQUES

Hjelmslev mobilise les fondements posés par Saussure tout en articulant certains aspects du *Cours de linguistique générale* . toutefois, Hjelmslev s'oppose à la nature « poétique», «vague et subjective» renvoyant à une certaine tradition humaniste qui a prédominé dans la science linguistique, et croit plutôt que les faits linguistiques peuvent être étudiés de manière exacte et scientifique.

La théorie fournit une méthode, basée sur la déduction, qui prévoit une ascension du particulier au général: le linguiste ne peut donc réaliser ses tâches qu'à partir du texte intact et non analysé, il doit considérer le texte comme une *classe* et l'analyser dans ses *composants*, jusqu'à la vérification des composants des composants et l'épuisement de l'analyse. C'est un mouvement analytique .



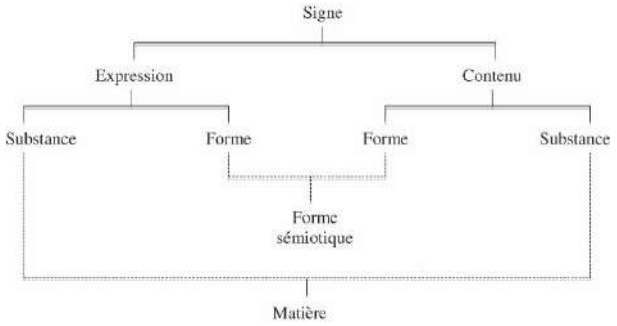
De plus, selon Hjelmslev, les théories doivent être indépendantes de toute expérience et ne doivent pas inclure de postulats existentiels. Jusqu'à présent, la langue a toujours été vu comme un moyen d'arriver à une connaissance transcendante, alors que Hjelmslev veut qu'elle devient le but d'une connaissance immanente. Voici comment il expose son principe d'immanence : il s'agit de concevoir la langue comme autosuffisante et étudiée en soi pour soi en marginalisant tous les éléments extralinguistiques, tels que le contexte socioculturel ou psychologique des intervenants et des locuteurs: bref, délimiter

et isolez l'objet d'analyse pour en essayer une description, trouver des constantes par rapport aux variables.

Il s'agit cependant d'une limitation temporaire qui consiste à décrire d'abord de la manière la plus simple possible la structure linguistique, puis projeter cette structure sur les phénomènes extérieurs. Donc l'analyse des constantes qui composent le système linguistique, puis l'analyse des variables de contexte.

2. LE SIGNE ET L'ANALYSE DU TEXTE

L'analyse du texte peut être définie comme la décomposition de l'objet d'analyse linguistique (classe) dans des objets plus petits (composants), suivant un mouvement analytique déductif. La première étape de l'analyse consiste en la décomposition d'un texte linguistique en un **plan d'expression** et dans un **plan de contenu**. Le signifiant de Saussure devient ainsi l'expression, tandis que le le signifié devient le contenu; ce que Saussure appelait un signe (l'union du signifiant et du sens) devient **une fonction de signe** .



Saussure avait émis l'hypothèse d'une « *masse amorphe* » prélinguistique qui projetait ses subdivisions sur la masse amorphe de sons et sur la masse amorphe de pensées. Pour Hjelmslev, il est impensable qu'il y ait un contenu de pensée encore sans forme qui précède l'avènement du langage. Conçoit plutôt la **forme d'expression** et **de contenu** comme *réalité* qui a déjà sa propre organisation: c'est sur ces sujets que se projette une forme linguistique.

Hjelmslev conçoit la **forme de l'expression** comme le continuum non formé du son linguistique mais organisé selon des critères physiques (acoustiques). L'auteur ne pense donc pas à une masse amorphe totalement indéfinie de phonèmes, mais une succession de sons qui peuvent en avoir un définition acoustique (physique) mais pas encore phonétique (linguistique). Nous sommes donc dans la prononciation d'un mot, un bruit matériel. *La forme linguistique* organise cette matière en fournissant des espaces phonétiques (toujours *virtuels*) tels que / a /, / b /, / p / etc ... Grâce à ces articulations, des *substances linguistiques* peuvent être produites .

Il en va de même pour la **substance du contenu** : Hjelmslev conçoit la substance de contenus comme la réalité externe multiple: sur cette «réalité» chaque langue trace ses subdivisions détaillées en zones de matière dans la masse amorphe de la pensée, et souligne différents facteurs dans différents arrangements, place les centres de gravité à différents endroits en leur donnant un accent différent.

Hjelmslev compare le gallois et l'anglais pour montrer comment l'anglais *vert* correspond au *gwirdd* ou le *vert* gallois. Le continuum de du temps est formé et divisé de plusieurs façons: l'anglais a un présent et un passé mais pas un imparfait, tandis que certaines langues utilisent le présent pour indiquer l'avenir, ou d'autres ont encore différents types de passé (comme le français et l'italien).

Une même zone de substance vient donc d'être «pensée» différemment selon la langue analysée. Chaque plan doit être ensuite analysé en partant des parties d'extension maximale puis en continuant à d'autres segmentations, à l'analyse des composants des composants. À cet égard, il a introduit la distinction entre *signes* et *figures.*

Ce raisonnement de Hjelmslev est basé sur le **principe de la double articulation** , selon lequel les langues ont des unités en elles-mêmes sans signification (contenu) qui, combinées, donnent naissance à des niveau supérieur avec une signification appropriée.

Saussure avait dit que les relations entre les éléments linguistiques peuvent être de deux types: syntagmatique, lorsque les éléments s'organisent les uns après les autres; associative, quand parmi les éléments une connexion virtuelle est établie. Hjelmslev reprend cette suggestion et indique que le plan d'expression et le plan de contenu doivent être analysés en considérant deux axes: l' *axe du processus* (syntagmatique) et l' *axe du système* (associatif). L'axe du processus peut être représenté par une ligne horizontale orientée vers la droite, tandis que l'axe du système peut être représenté par une ligne verticale qui coupe la ligne précédente.

Sur l' **axe du processus** disposer les éléments qui forment la chaîne de la phrase: par exemple les mots combinés pour former les phrases et les mêmes phrases peuvent être enchaînées pour donner lieu à des phrases plus étendues. Ce processus peut être défini comme une hiérarchie de fonctions logiques de type " *et ... et ...* ". On parle de hiérarchie à cause des éléments travaux liés à tous les niveaux: lettres, syllabes, signes, phrases. L'analyse de la processus prend le nom de **partition** , ce qui conduit à reconnaître les *chaînes* et à les diviser en *parties.*

Sur l' **axe du système** , au lieu de cela, les éléments qui pourraient se substituer à un élément se déplient qui est en fait présent dans une position particulière du processus. Le système indique les alternatives possibles aux composants individuels de la chaîne (/ un / pourrait remplacer / le /, / artisan / pourrait remplacer / charpentier /). Ce processus peut être défini comme une hiérarchie de fonctions logiques de type "o ... o ...". Encore une fois, nous parlons de

hiérarchie parce que les alternatives ils fonctionnent à n'importe quel niveau de grandeur: lettres, syllabes, signes, phrases.

L'analyse du système prend le nom d'articulation , qui conduit à articuler un système en *catégories* , composé de *paradigmes* , composé tour à tour de *membres* . Dans le cas de la langue naturelle, le processus est appelé **texte** et le système est appelé **langage.** L'analyste a un texte devant lui, c'est-à-dire un processus linguistique, et doit tout d'abord séparer un axe d'expression et un axe de contenu, qui ils développent à leur tour un processus de partition et d'articulation. Ces deux processus doivent être analysé séparément; à travers l'analyse du processus, il faut alors trouver un système qui régule tous les processus linguistiques et qui doit être étudié avec une méthode et une analyse scientifiques.

L'analyse dont parle Hjelmslev n'existe qu'en vertu des **dépendances** entre certains termes d'un texte:

une totalité, un tout, n'est pas constitué de choses mais de relations. En d'autres termes, les objets sont possibles décrire uniquement par des dépendances, la seule façon de les définir et de les saisir scientifiquement.

L'analyse du processus et du système doit donc conduire à la description des relations entre les éléments langue. Hjelmslev propose une classification des dépendances: dépendances mutuelles ils sont appelés **interdépendances** : où l'interdépendance entre les termes d'un processus est appelée *la solidarité* (la solidarité qui s'établit entre des morphèmes de catégories différentes pour que l'une des morphèmes s'accompagne nécessairement de l'autre et vice versa) tandis que l'interdépendance entre lestermes d'un système est appelé *complémentarité* (comme celle entre le nom et l'adjectif, entre voyelle et consonne). Dépendances unilatérales, dans lesquelles un terme présuppose

l'autre mais pas l'inverse, **les déterminations** sont définies : la détermination entre les termes d'un processus est appelée *sélection* ou *régence* (il y a une sélection entre une préposition et ce qui suit,

mais pas l'inverse) alors que la détermination entre les termes d'un système est appelée *spécification* (terme qui spécifie ce qui suit). Enfin, les dépendances plus libres dans lesquelles i deux termes sont compatibles mais aucun ne présuppose l'autre, ils sont appelés **constellations** : des *combinaisons* au sein d'un processus sont appelées et sont appelés autonomies au sein d'un système.

Par conséquent, ils peuvent être définis l'interdépendance en fonction de deux constantes, la détermination en fonction de l'une constante et une variable, et la constellation en fonction entre deux variables.

Le **principe de réduction** stipule que chaque analyse doit être de nature à conduire à l'enregistrement du le plus petit nombre possible d'articles. Sur la base de ce principe, l'analyse doit réussir conduire des **variantes** aux **invariants** , c'est-à-dire des différents spécimens d'une entité linguistique à l'entité elle-même.

Cette réduction peut être obtenue grâce à un **test substitution** : s'il existe une *relation* entre un corrélation dans le plan de l' expression et une corrélation dans les termes de contenu, alors nous avons affaire à deux signes différents, à deux invariants: si cette relation manque, il s'agit de deux variantes différentes du même signe. Le test d'échange qui permet l'identification des invariants par rapport aux variantes, un échange entre éléments est appelé **permutation** linguistique dans l'axe syntagmatique du processus (donc syntagmatique, la succession de mots) qui provoque un échange correspondant en termes de contenu ; Au contraire, il définit la **commutation** d' un échange entre éléments sur un plan dans l'axe associatif du système qui provoque un échange de

contenu sur l'autre plan. La permutation est un changement qui se produit dans l'axe du processus lors de la commutation est un changement qui se produit dans l'axe du système.

3. UNE TYPOLOGIE DES LANGUES: SYSTÈMES SÉMIOTIQUES ET SYSTÈMES SYMBOLIQUES

Hjelmslev affirme que les systèmes linguistiques ont tous des potentiels différents et il veut trouver les caractéristiques techniques pour les différencier: il existe donc deux types de langages: des langages restreints («non linguistiques», comme l'algèbre, la langue des sémaphores ou des jeux d'échecs) qui ne peuvent servir que certaines fins, et des langages sans restriction («linguistique» comme langue naturelle) qui au lieu de cela, ils s'adaptent partout et peuvent traduire d'autres langages. Tous les systèmes linguistiques sont interprétables mais seulement certains sont articulés en deux plans , c'est-à-dire qu'ils ont deux plans distincts. Algèbre etle langage des feux de circulation - par exemple - est monoplan , car à chaque élément de la forme de l'expression (/ a /, / b / etc.) correspond à un élément du plan de contenu ("2", "4" etc.), donc comme le / rouge / des feux de circulation qui correspond à « s'arrêter ».

Le langage naturel est plutôt un exemple de langage à deux plans : en fait s'il est vrai qu'à la fin / chien / correspond au sens "chien", aux éléments mineurs / ch /, / y / etc. rien ne correspond sur le plan du contenu. Pour ces langages - comme les langues naturelles - Hjelmslev propose de les appeler systèmes de signes, où les langages monoplans seront appelés systèmes symboliques.

Selon Saussure, la sémiologie doit être une théorie générale des signes, la linguistique lui sera donc subordonnée; cependant, selon Hjelmslev un système de communication peut être considéré comme sémiotique (système de signes)

que s'il a la même structure que les langues, seulement s'il est divisé en unités minimales sans signification auxquelles rien ne correspond en termes de contenu et sont donc des langues biplans. De cette façon, la langue n'est plus l'expression d'un faculté sémiotique mais ce sont les différentes sémiotiques qui répètent la forme du langage.

4. DE LA SÉMIOTIQUE DENOTATIVE À LA SÉMIOTIQUE CONNOTATIVE

Dans une sémiotique dénotative, l'élément de l'expression / maison / désigne et signifie «bâtiment à usage privé». Mais si ce mot est prononcé au niveau de l'expression avec un accent non standard, il contracte une deuxième relation avec le contenu connotatif qui nous révèle donc l'appartenance du locuteur à une zone géographique, à un groupe d'âge ou donner des informations sur son origine socioculturelle. Ces facteurs relèvent d'une autre sémiotique.

La sémiotique connotative est donc définie comme « sémiotique dont le plan de l'expression est sémiotique ", en opposition aux métasémiotiques qui se définissent comme "sémiotique dont le plan de contenu est une sémiotique", comme la *linguistique*, qui est un métalangage qui parle d'une langue au niveau du contenu. Une sémiotique dénotative sera donc une sémiotique scientifique alors qu'une sémiotique connotative sera sémiotique non scientifique.

5. ACTIVITES

Exemple d'analyse : Affiche de campagne du Front de gauche

- **-Plan de l'expression**

Substance :

- Photographie, texte, couleurs blanche et rouge, graphisme du logo.

Forme:

- Dominance de la couleur rouge.
- Texte blanc sur fond rouge dans le logo et l'affiche, invitation à prendre le pouvoir écrite en grand.
- Jean-Luc Mélenchon a gauche de l'image, c'est à dire avant le logo du Front de gauche

dans le sens de lecture classique gauche-droite.

- Portrait au regard détermine, regardant vers la gauche et non vers les spectateurs.
- Nom écrit en petit (// bandeaux de télévision); témoin.

- **-Plan du contenu**

Substance :

-L'élection présidentielle s'inscrit dans un processus démocratique ; les hommes politiques ne sont pas les seuls à pouvoir décider (syndicats, voix du peuple, organisations, etc.)

Forme :

-Avec l'impératif: phrase centrée sur le destinataire (l'électeur), plutôt que sur l'énonciateur (le Front de gauche).

-Le vote : pas une fin, mais un moyen pour faire changer les choses.

-Alors que certains candidats sollicitent la confiance aveugle des électeurs pour faire le travail en leur nom, Mélenchon et le FG invitent ici l'électeur à se prendre en main.

-Les électeurs peuvent prendre le pouvoir en votant pour un candidat qui représente le peuple et qui renversera la relation traditionnelle entre le peuple et l'homme politique.

-Candidature moins axée sur la personnalisation.

Reprise du message: l'objectif n'est pas de prendre le pouvoir pour le pouvoir, mais de l'obtenir pour le rendre au peuple.

COURS N° 05 :

ROLAND BARTHES

La sémiologie comme critique sociale

1. MYTHOLOGIES DE LA SOCIÉTÉ DE MASSE

Le panorama de la nouvelle discipline subissait des modifications au cours du XXe siècle. En particulier, Roland Barthes (1915-1980) considérait la sémiologie comme une science générale s'occupant des systèmes de signes, quelle qu'en soit la substance et les limites : les images, les gestes, les objets, les sons mélodiques, etc.

Dans cette perspective*, Mythologies* (1957) est un recueil d'articles publiés dans la seconde moitié des années 50: dans ces contributions, Barthes analyse des articles de journaux, des photographies, des films, des expositions, assumant ainsi au rôle de l'ethnologue de la société de masse. Il s'agit de révéler la manière dont la société bourgeoise tend à faire passer ce qui est «historique» et «culturel» comme «naturel».

Les analyses de Barthes sont les mythologies de la société petite-bourgeoise (le mariage comme but «naturel» de l'accouplement »; jouets comme une imitation du microcosme des adultes, qui forme les enfants-utilisateurs et non les enfants-créateurs etc ...). Dans ces exemples, une caractéristique commune est évidente: l'historicité de certains phénomènes qui est passée comme naturelle; la société bourgeoise a tendance à transmettre ce qui est naturel essentiellement culturelle.

Ce mécanisme de qui consister à masquer la réalité, Barthes l'appelle mythe sémiologique : c'est un système de communication, que Barthes explique en termes Saussuriens: un signe, c'est-à-dire l'union du signifiant et du sens (un mot, une photographie, un rituel), à un deuxième niveau, le signifiant qui véhicule un autre sens, ou mythe, devient. Ce second signe, que Barthes définit la signification, est mythique en ce sens qu'il vide le premier signe et nécessite

une deuxième lecture ajoutée. Le deuxième signe est parasite, il appauvrit le premier, il s'éloigne tout en le gardant à disposition. Cette suspension est nécessaire parce que le mythe doit dans une certaine mesure se cacher au premier niveau; doit être, pour ainsi dire, ambigu. Les photos de mariage (panneaux de premier niveau) sont tirées de la presse pour communiquer mythologiquement que le mariage est le résultat naturel de l'accouplement (deuxième niveau).

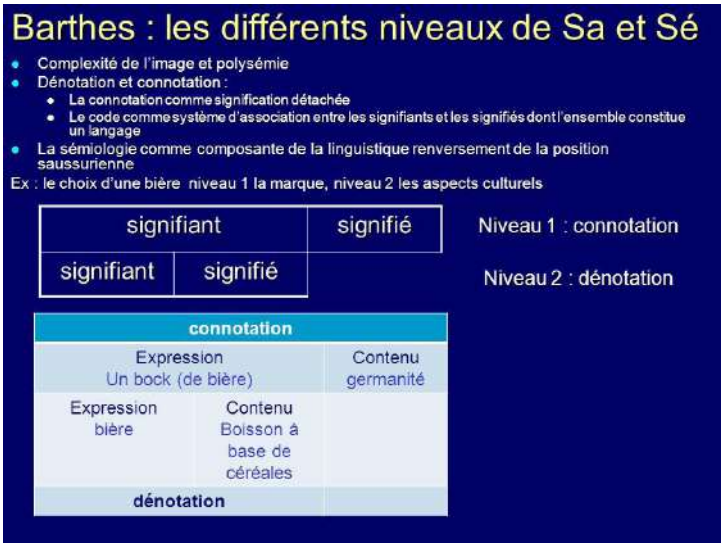
Ainsi se dessine le projet de Barthes qui réfléchit à la possibilité de la sémiologie comme une discipline capable de détruire et de déconstruire cet ensemble de connotations culturelles, sociales et idéologique que la bourgeoisie a abaissé sur la langue. L'idée est de libérer un *degré zéro* de la langue, une forme qui est évidemment liée, à cette époque, au projet d'une société libre, sans idéologie, sans classes.

2. ELEMENTS DE SEMIOLOGIE: DENOTATIONS ET CONNOTATIONS

Le « *renversement de Saussure* » consiste à considérer la sémiologie comme faisant partie de la linguistique et non l'inverse. Barthes soutient la centralité du langage naturel par rapport aux autres systèmes de signification. En d'autres termes, un objet (vêtement, espace, paysage) signifie pourquoi intervient un langage qui nomme son signifiant et son sens. Le langage naturel devient ainsi le système de signification suprême au sein duquel il est possible de traduire les autres systèmes de signification.

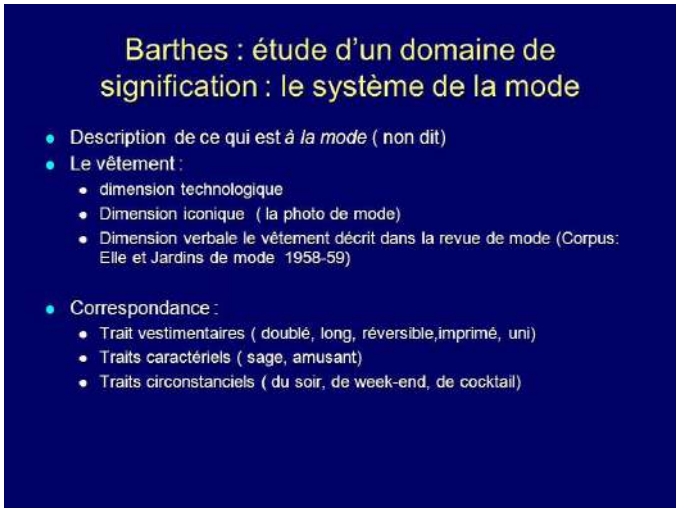
	Système (paradigme)	Syntagme
Vêtement	Groupe des pièces, détails que l'on peut porter, la variation correspond à un changement du sens vestimentaire : toque / bonnet	juxtaposition dans une même tenue d'éléments différents : jupe - blouse - veste
Nourriture	Groupe d'aliments dissemblables dans lequel on choisit un plat en fonction d'un certain sens : variétés d'entrée, de rotis, de dessert	Enchaînement réel des plats le long du repas : le menu
Mobilier	groupe des variétés stylistiques d'un même meuble (un lit)	Juxtaposition des meubles différents dans un même espace (lit - armoire - table)
Architecture	variations d'un même élément d'un édifice : différentes formes de toiture, de balcons	enchaînement des détails au niveau de l'ensemble de l'édifice

Pour Saussure: la linguistique fait partie de la sémiologie. Pour Barthes: la sémiologie fait partie de la linguistique. Le deuxième point sur lequel il faut s'attarder sont les connotations qui, selon Barthes, sens supplémentaires. Ces significations ont à voir avec la culture, la connaissance, la connaissance de l'histoire, et de l'avenir, elle ne manquera pas d'imposer une connotation linguistique, car la société développe continuellement des systèmes symboliques de sens.



3. SYSTÈME DE MODE: RHÉTORIQUE ET IDÉOLOGIE

À plusieurs reprises, Barthes tente d'appliquer des catégories sémiologiques au domaine de la **mode.** Prise comme objet d'analyse de la robe, Barthes pense qu'il est possible de distinguer le costume, qui correspondrait à la langue de Saussure, et à l'habillement, qui pourrait correspondre aux mots.



Dans le cas de la *langue-costume,* nous sommes dans la dimension institutionnelle et sociale, détachée de l'individu (telles que les formes, les substances, les couleurs ritualisées, la distribution régulée des éléments accessoires): dans le cas de *vêtements-mots* nous sommes dans la dimension individuelle, ce qui compte c'est l'acte de s'habiller à travers lequel l'individu concrétise les normes générales du «costume» (telles que les dimensions individuelles de la robe, le degré d'usure, le désordre, la pénurie partielle de vêtements ..).

Du point de vue de Barthes, dans l'analyse de la mode, comme dans la linguistique saussurienne, il faut la dimension sociale, la langue, prévalent. Le vêtement doit être décrit au niveau de l'entreprise: selon Barthes il ne faut pas se limiter à l'analyse des goûts individuels mais il faut les inventorier, expliquer les contraintes et les interdictions.

En plus de la dichotomie langue / parole, Barthes reprend également celui qu'il voit opposer la *synchronie* à la *diachronie.* D'une part, le système est certainement important de la mode, compris dans un sens synchronique, car une manifestation individuelle de vêtements a sens inséré et observé dans un micro-univers fait de relations et d'oppositions; de l'autre c'est essentiel de porter une attention particulière au problème de la temporalité (dimension diachronique):

Les changements de mode sont des phénomènes réguliers et cycliques et doivent être étudiés. Bien qu'il soit extrêmement difficile de déterminer la signification des vêtements, qui peuvent être sexuelle, anthropologique, économique, etc., il est certain, dit Barthes, que le sens de la costume indique le degré d'insertion d'un individu dans les règles sociales, sa participation plus ou moins total aux codes vestimentaires que la société lui impose. Cependant la définition des significations est complexe, et c'est peut-être cette difficulté qui

pousse Barthes à se concentrer sur la **mode écrite** : la mode **écrite** offre une aide pertinente au sémiologue, car elle *lexicalise les significations* , pour décrire des vêtements indiquant avec légendes quel devrait être le contenu évoqué. Les significations lexicalisées (une robe d'automne, etc.) peut sembler irréelles et quelque peu oniriques, elles nous permettent cependant d'observer le sens en action.

C'est le sens qui vous fait vendre, dit Barthes, et les objets qui peuplent l'imaginaire collectif dépendront de plus en plus de la sémantique. De cette façon, la mode devient une histoire, organisant ses structures narratives à un niveau dénotatif, et l'ouverture au monde extérieur à un niveau connotatif.

4. RETORIQUE DE L'IMAGE: CONNEXIONS VISUELLES

Selon Barthes, les **images** fonctionnent aussi comme des mythes: elles naturalisent les idéologies à travers les stéréotypes, les techniques, les habitudes perceptuelles. L'image ne copie pas la réalité, c'est quelque chose qui produit des " *effets de réalité* ". Barthes se demande comment il est possible de décrire l'image à partir d'un point de vue sémiotique. Pour des raisons de simplification, il décide de se concentrer uniquement sur l'image de la publicité parce que si l'image contient des signes, dans la publicité, ces signes sont pleins, formés en vue de la meilleure lecture possible: l'image publicitaire est franche, ou du moins emphatique.

Sur le plan visuel, vous pouvez voir des paquets de pâtes, une boîte, un sac, des tomates, des oignons, tous à l'intérieur d'un sac en filet semi-ouvert. Barthes estime que le premier message est composé de texte verbal, qui remplit une fonction d'ancrage: c'est-à-dire qui sert à restreindre la liberté de sens de l'image. Mais Barthes nous invite à laisser temporairement de côté les aspects linguistiques de la photo, c'est-à-dire la légende et les étiquettes, pour se

concentrer sur le deuxième message, c'est-à-dire sur l'image, pour capter ses signes discontinus. Le sac semi-ouvert qui laisse glisser les produits «non emballés» donne une signification de fraîcheur par rapport aux produits. La teinte tricolore du manifeste véhicule un sens de l'italianité: vous verrez donc, en plus du message linguistique, un deuxième message, de nature iconique.

Le fonctionnement de ces signes est rendu possible, selon Barthes, par une connaissance plus culturelle profonde, fondamentale pour la compréhension de l'annonce. Barthes présente ainsi que niveau littéral de l'image, opposé au précédent niveau "symbolique", qui constitue le troisième message. En termes de Barthes, l'image littérale est dénotée, tandis que l'image symbolique est connotée.

Nous avons donc un message linguistique, un message iconique non codé (l'image littérale désignée) et un message iconique codé (l'image symbolique connotée).

L'image dénotée naturalise le message symbolique, rend l'artifice sémantique innocent, très dense (surtout dans la publicité), de la connotation.

5. L'AVENTURE SÉMIOLOGIQUE: CONNOTATION ET IDÉOLOGIES

Dans le cas des mythes, l'intention de Barthes est de démystifier ces pratiques bourgeoises à travers ce qui est culturellement et historiquement construit comme naturel: de telles pratiques sont idéologique et doit être révélé par le sémiologue. Dans le cas de la mode, la signification du langage écrit devient des formes rhétoriques à travers lesquelles les magazines véhiculent des significations idéologiques: visions du monde, pratiques des consommateurs, caractéristiques psychologiques des consommateurs. Juste au cas où d'images photographiques, les idéologies sont naturalisées par des techniques ou des

stratégies de perception: un lecteur ne remarque pas immédiatement que certaines couleurs évoquent l'italien ou que certains produits sont organisés de manière plastique pour évoquer la fraîcheur. Pour expliquer ces procédures de dissimulation Barthes utilise le concept sémiologique de connotation. Mais la principale contribution de Barthes, au-delà des instruments sémiologiques adoptés, réside dans son intérêt à tout événement de l'univers capable de signifier. D’où l’appellation de cette tendance par sémiologie de la signification.

6. ACTIVITES

À l'inverse de la sémiologie, la sémiotique, selon R. Barthes, s'avère être une étude plus concrète, d'où ressort la sémiotique des vêtements, de la mode, de la nourriture, etc. Le grand mérite du sémiologue est d'inverser la proposition scientifique et faire de l'image un objet d'étude primordial, en empruntant à la linguistique les concepts. Il décide donc d'analyser plus en détails une image publicitaire.

Roland Barthes

***Rhétorique de l'image*, in *Communication,* n°4, 1964, pp. 41-42**

Voici une publicité *Panzani* : des paquets de pâtes, une boîte, un sachet, des tomates, un champignon, le tout sortant d'un filet à demi ouvert, dans des teintes jaunes et vertes sur fond rouge. Essayons d' « écrémer » les différents messages qu'elle peut contenir.

L'image nous livre tout de suite un premier message, dont la substance est linguistique : les supports en sont la légende, marginale, et les étiquettes, qui,

elles, sont insérées dans le naturel de la scène, comme « en abyme » : le code dans lequel est prélevé ce message n'est autre que celui de la langue française ; pour être déchiffré, ce message n'exige d'autre savoir que la connaissance de l'écriture et du Français. À vrai dire, ce message peut encore se décomposer, car le signe *Panzani* ne livre pas seulement le nom de la firme, mais aussi, par son assonance, un signifié supplémentaire qui est, si l'on veut, l'« italianité ».[…]

Le message linguistique mis de côté, il reste l'image pure (même si les étiquettes en font partie à titre anecdotique). Cette image livre aussitôt une série de signes discontinus. Voici d'abord (cet ordre est indifférent, car ces signes ne sont pas linéaires), l'idée qu'il s'agit, dans la scène représentée, d'un retour de marché ; ce signifié implique lui-même deux valeurs euphoriques : celle de la fraîcheur des produits et celle de la préparation purement ménagère à laquelle ils sont destinés ; son signifiant est le filet entrouvert qui laisse s'épandre les provisions sur la table, comme « au déballé ». Pour lire ce premier signe, il suffit d'un savoir en quelque sorte implanté dans les usages d'une civilisation très large, où « faire soi-même son marché » s'oppose à l'approvisionnement expéditif (conserve, frigidaire) d'une civilisation plus « mécanique ». Un second signe est à peu près aussi évident ; son signifiant est la réunion de la tomate, du poivron et de la teinte tricolore (jaune, vert, rouge) de l'affiche ; son signifié est l'Italie, ou plutôt l'italianité ; ce signe est dans un rapport de redondance avec le signe connoté du message linguistique (l'assonance italienne du nom Panzani) ; le savoir mobilisé par ce signe est déjà plus particulier : c'est un savoir proprement « français » […] fondé sur une connaissance de stéréotypes linguistiques. Continuant d'explorer l'image (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit entièrement claire du premier coup), on y découvre sans peine au moins deux autres signes ; dans l'un, le rassemblement serré d'objets différents transmet l'idée d'un service culinaire total, comme si d'une part *Panzani* fournissait tout ce qui est nécessaire à un plat

composé, et comme si d'autre part le concentré de la boîte égalait les produits naturels qui l'entourent, la scène faisant le pont en quelque sorte entre l'origine des produits et leur dernier état ; dans l'autre signe, la composition, évoquant le souvenir de tant de peintures alimentaires, renvoie à un signifié esthétique : c'est la « nature morte » ou comme il est mieux dit dans d'autres langues, le « still life » ; le savoir nécessaire est ici fortement culturel.

COURS N° 06 :

UMBERTO ECO

La sémiotique interprétative

1. ŒUVRES PRÉSÉMIOTIQUES

Dans *L'œuvre ouverte* (1962), Eco détecte une certaine tendance dans la poétique de cette période, connue sous le nom de *des œuvres d'art* qui se caractérisent par leur l'ambiguïté, la pluralité des significations, la et la multiplicité des lectures, bref elle tend vers *l'ouverture*. L'œuvre d'art contemporaine est ouverte à de nombreux possibilités d'interprétation, et le lecteur est conduit à une série de lectures toujours variables. C'est important notons donc comment l'auteur ne considère pas seulement l'œuvre, mais la relation de collaboration entre l'œuvre et son utilisateur. Si, d'une part, Eco est intéressé par le fait que l'œuvre est ouverte à des interprétations différentes, n'oubliez pas que le texte est régi par des lois structurelles qui posent en quelque sorte des contraintes et des directions de lecture: si d'une part l'œuvre peut être *ouverte* , ce qui signifie qui peut être interprétée de plusieurs façons, d'autre part c'est une structure *fermée* qui correspond à un organisme parfaitement normalisé.

Eco ne croit pas que la culture puisse être représentée selon des niveaux rigides (haut, moyen, bas): l'objet de l'analyse est la culture de masse, autour de laquelle se sont développées des attitudes que l'auteur entend critiquer. Pour ceux qui conçoivent la culture de manière «aristocratique», c'est-à-dire que la culture de masse est anti-culture. Ce phénomène est vu par eux de manière apocalyptique.

Les apocalyptiques affirment que les médias, s'adressant à un public vaste et hétérogène, ils doivent niveler leurs produits et éviter des solutions originales: ils développent ainsi une vision conformiste de la consommation et des valeurs culturelles; les médias de masse encouragent une vision passive et non critique du monde, et découragent l'effort personnel; les médias sont soumis à un circuit commercial et doivent donc répondre aux critères économiques.

La réponse des intégrés est de constater que les moyens de communication rendent les biens culturels accessibles à tous, ce qui permet d'en tirer le profit d'extension de l'espace culturel. Ils affirment donc que la masse est désormais le protagoniste de l'histoire, et que sa culture est une chose positive. Il est vrai que les mass-médias se développent avant tout spectacle de divertissement et qu'ils produisent un certain nivellement du goût, mais cela contribue à atténuer les différences sociales.

En des plus des médias de masse, ils introduisent de nouvelles façons de parler, de nouveaux styles perceptifs. Sans diaboliser la nouvelle civilisation de masse ', Eco suggère la nécessité d'une étude scientifique qui révélera ses caractéristiques et permet une compréhension plus analytique par rapport au contexte socio-politique dans lequel est né et se développe. Le contexte social est caractérisé par la montée des classes subordonnées à l'utilisation de l'information et au patrimoine culturel. Entre *apocalyptique et intégré*, Eco invoque une étude scientifique des mass médias, mais il n'a pas encore les outils théoriques pour mener ce type d'analyse, et en ce sens on peut dire que ce livre ouvre la voie aux études sémiotiques à l'auteur.

2. *LA STRUCTURE ABSENTE*: MÉTHODOLOGIE VS ONTOLOGIE

La structure absente (1972) est la première œuvre d'Eco entièrement dédiée à la sémiotique. Eco persiste sur les concepts d'information, de communication, de signe, de signal, bref sur les concepts de base d'une première sémiologie générale. Ensuite, l'auteur consacre un grand espace à la communication visuelle : signaux maritimes, signes iconiques de la publicité, structures architecturales. Selon Eco, la tâche d'une méthode structurelle consiste à trouver des ressemblances formelles entre différents phénomènes culturels. Devant ces différents objets culturels Eco tente de déduire une grille structurelle commune à l'ensemble des phénomènes.

La structure peut être conçue comme *un modèle structurant*, c'est-à-dire comme une grille abstraite de relations. Eco retrace le chemin entrepris par les structuralistes: Saussure bien qu'il n'utilise pas le terme "structure", il est clair que la langue est un système de valeurs, c'est-à-dire d'oppositions et de différences. Il déclare que nous devons considérer les éléments du langage dans les relations qu'ils entretiennent avec les autres éléments du système linguistique. Hjelmslev est en étroit accord avec cette conception saussurienne.

Cette structure est un schéma, un modèle structurant. Il est clair pour Eco que pour ce structuralisme classique, la structure est un modèle, compris comme un système de différences, transposable de phénomène en phénomène, qui est utilisé pour décrire des objets concrets. Cependant, certains structuralistes ont remis en question la valeur exclusivement opérationnelle de la structure, assumant sa réalité ontologique. D'où un autre mouvement: la structure est-elle un *outil opérationnel* ou une *réalité ontologique* ? Comme outil opérationnelle, la structure est un moyen de réduire différents objets et phénomènes à un schéma homogène.

Cependant, Eco a enregistré d'autres positions plus ambiguës: par exemple Lévi-Strauss semble passer d'un structuralisme opérationnel et méthodologique à un structuralisme ontologique. L'anthropologue trouve codes, règles, structures pour expliquer les différents phénomènes, et Lévi-Strauss souligne qu'il faut dépasser des opérations de laboratoire pour construire une intelligence d'investigation (structuralisme opérationnel et donc méthodologique); mais ici le philosophe apparaît immédiatement derrière le scientifique: ayant montré comment fonctionne l'application de codes relatifs aux différents phénomènes, ne démontrera pas peut-être l'existence de mécanismes universels de pensée, et donc l'universalité de la nature humaine? les codes, par conséquent, se réfèrent à un code Universel , une structure de structures, qui est identifié avec des mécanismes universels de l'esprit. Lévi-Strauss ne renonce pas à réitérer l'opérativité des modèles structurels, mais en parallèle vient soutenir l'identité entre les lois du monde et celles de pensée.

Bref, l'impression d'Eco est que la recherche des dernières structures conduit à la découverte de quelque chose qui ne peut plus être structurée ("être", "l'autre," l'inconscient "..) et appartient à ces objections du structuralisme ontologique qu'Eco vient soutenir la fonctionnalité de un structuralisme opérationnel et méthodologique. La structure, conclut Eco, est absente: elle nie donc la structure en tant que «code des codes», mais reconnaît l'importance des descriptions structurelles, l'analyste réduit la réalité à des structures pour la comprendre et l'expliquer.

3. LE *TRAITÉ SÉMIOTIQUE GÉNÉRALE*: DES CODES À LA PRODUCTION DE SIGNAUX

Le *Traité général de sémiotique* a été publié en Italie en 1975 et représente peut-être le travail le plus important parmi ceux qui ont caractérisé le parcours sémiotique d'Eco.

Dans l'introduction, Eco clarifie immédiatement les objectifs, à savoir explorer les possibilités théoriques et les fonctions sociales d'une étude unifiée de chaque phénomène de signification et de communication. Oui c'est ce qui signifie chaque fois que quelque chose de matériellement présent et perceptible *représente* quelque chose de l'autre: un arbre peut représenter l'idée de nature, un livre peut activer l'idée de culture. La signification est une relation de référence complètement abstraite, en ce sens qu'elle peut exister que lorsque le destinataire l'active ou non.

La communication est cependant un processus entre les êtres humains qui présuppose des systèmes de signification et leur activation: c'est le moment où le les humains utilisent des significations pour transmettre des messages. Dans cet ouvrage Eco reconnaît deux domaines de la discipline sémiotique: une théorie des codes et une théorie de la production de signes.

Quant à la théorie du code , Eco définit le *code* comme une règle qui associe une série des lois combinatoires internes avec une série d'états / situations avec une série de réponses comportement du destinataire. L'introduction du concept de code sert à Eco pour définir mieux la fonction signal: nous avons donc une fonction signal lorsqu'une expression est liée à un contenu.

Mais les signes étaient provisoires, ils établissent des corrélations transitoires puisque chaque élément peut contracter des signes de fonction avec d'autres

éléments: par exemple, le plan d'expression peut être lié au contenu "niveau", "projet", "lentement", "instrument de musique".

En suivant les indications de Hjelmslev et Barthes, Eco continue à considérer une autre possibilité, celle de *surélévation des codes* : c'est le cas où, en plus d'un premier code qui établit un sens, un second code entre en action qui transmet un second sens. Le premier code est la dénotation, le second la connotation.

Le système sémantique est donc configuré comme un ensemble d'unités définies à partir de de leurs positions, de leurs oppositions et de leurs différences. En même temps, Eco souligne comment la seule façon de définir un sens en tant qu'unité culturelle permet de recourir aux autres unités culturelles, c'est-à-dire d'autres signes, et dans cette perspective, la catégorie clé devient celle d'interprétant , tout comme il a été développé par Peirce . Selon lui, la sémiotique étudie la sémiose , c'est-à-dire un processus qui implique un signe, un objet et un interprétant, pour que cette triade ne soit pas réductible à un rapport entre deux de ces éléments. En d'autres termes, les trois termes doivent toujours être présents ensemble. Le point de départ est l'objet, compris au sens large comme réalité extérieure. Pour faire compte des objets de la réalité extérieure, nous avons besoin de signes: le signe - qui doit entrer relation avec l'objet et créer une représentation mentale dans l'esprit du sujet - il constitue donc le pivot de la sémiose, car il est le médium entre l'objet et l'interprétant déterminé par l'objet et génère un interprétant; l'interprétant est une partie de la dimension mentale, une idée ou une pensée qui interprète le signe et le relie à l'objet.

Peirce utilise le terme representamen au sens de signifiant, et parle d'objet immédiat pour indiquer le contenu d'un signe. Mais comment est-il possible de saisir l'objet immédiat dans son intégralité, ou contenu d'un signifiant? Peirce

nous dit que seule *une connaissance partielle* est possible, et donc pour expliquer la signification du representamen / chien / différents interprétants doivent être utilisés (nous dirons qu'il est un animal avec certaines caractéristiques, nous montrerons une photo, nous la dessinerons etc.). l'objet, donc l'ensemble de tous les interprétants d'un certain signe est immédiat. La sémiose est donc illimité, car l'utilisation d'interprétants est potentiellement infinie. Selon Eco, par conséquent, les significations ne peuvent être définies qu'à travers la chaîne de leurs interprétants tels qu'ils sont donnés dans une certaine culture.

En ce qui concerne la théorie de la production des signes, Eco change de perspective et se concentre sur travail de production et d'interprétation des panneaux. Il se concentre sur la corrélation entre le plan l'expression et le plan de contenu.

4. *LECTOR IN FABULA:* COOPÉRATION INTERPRÉTATIVE

Lector in fabula (1979) analyse l'activité coopérative qui conduit le destinataire à collaborer avec le texte, en prenant aussi ce qu'il ne dit pas. Ainsi, si au cours des décennies précédentes le point de vue structuraliste, qui privilégiait l'analyse du texte comme un objet fermé, Eco peut désormais porter l'attention sur le rôle joué par le destinataire dans l'interprétation d'un texte.

Eco utilise beaucoup le concept d' inférence , comme le présente Peirce: secondéité, l'homme, dans son activité cognitive, fait des *raisonnements* , c'est-à-dire des inférences. Les éléments qui entrent en jeu dans tout processus inférentiel sont trois: un cas , une règle et un résultat.

De la combinaison des trois éléments émergent trois types d'inférence, de raisonnement: les déductions, induction et abduction.

La déduction suit cet ordre: *règle - le cas - un résultat* (si un homme est un gouverneur, il reçoit alors de grands honneurs; cet homme est gouverneur; cet homme reçoit un grand honneur sûrement). Le raisonnement déductif, comme vous pouvez le voir, ne comporte aucun risque, il calcule simplement une conséquence logique.

L ' induction suit cet ordre: *le cas - suite – règle* (cet homme est un gouverneur; cet homme reçoit de grands honneurs; si cet homme est un gouverneur, puis il reçoit peut-être de grands honneurs). Dans ce cas, la règle a une marge de risque et est posée pour dernière étape, et la seule façon de le confirmer serait de vérifier expérimentalement que tous les gouverneurs qui reçoivent en fait de grands honneurs; mais le risque d'induction est toujours assez limité.

L’abduction suit enfin cet ordre: *résultat - règle - le cas* (cet homme reçoit de grands honneurs; si un homme est gouverneur, il reçoit de grands honneurs; cet

homme est gouverneur, peut-être). Dans ce cas, un véritable pari est effectué. Selon Peirce, les formes de connaissances, des plus automatiques (perceptions) aux plus complexes (découvertes) scientifiques) ont tous la forme inférentielle de l'abduction.

Eco définit le texte comme une chaîne de dispositifs expressifs qui doivent être mis à jour par le destinataire. Un exemple: Paul est entré dans la pièce. "Vous êtes de retour, alors!" S'exclama Sara, épanoui. Dans ce cas, Eco montre comment le lecteur doit faire une série de mouvements coopératifs, puisque le texte ne dit pas, par exemple, que Paul et Sara sont dans la même pièce, ou que Sara se tourne vers Paul; c'est le lecteur qui «remplit» le texte à travers une série d'inférences.

Il s'ensuit que celui qui produit un texte tente stratégiquement de prédire les mouvements interprétatifs de son éventuel destinataire. Pour organiser leur stratégie textuelle, un auteur doit donc, selon Eco, pour prévoir un lecteur modèle , qui coopérera avec l'actualisation textuelle aussi bien que lui. Le lecteur modèle est une référence stratégique à laquelle l'auteur doit adapter ses choix textuels. Les moyens de prédire un lecteur modèle sont nombreux: le choix de la langue, le choix d'un type d'encyclopédie, le choix d'un certain héritage lexical et stylistique. En même temps, le texte décrit également la figure de l' auteur modèle , qui ne correspond pas à l'auteur empirique du texte (c'est-à-dire à l'écrivain) mais qui conduit le jeu en guidant le lecteur, en invitant à l'observation, et à proposer des corrélations.

L'auteur et le lecteur de ce modèle sont donc des stratégies textuelles, et ils ne doivent être confondus avec les individus qui correspondent à l'auteur et aux lecteurs. La seule contrainte du modèle est le point de départ: la coopération non interprétative ; il ne peut pas partir de la manifestation expressive du

texte. Le lecteur en trouve donc une manifestation expressive et commence à appliquer des codes pour corréler avec les expressions du contenu.

Dans la communication verbale, on reçoit des diverses circonstances de l'énonciation des informations extralinguistiques sur la nature de l'acte de communication, lors de la lecture d'un texte, la référence aux circonstances de l'énonciation est plus complexe et répond implicitement à un raisonnement.

Le lecteur doit transitoirement assumer une identité entre le monde évoqué par le texte et le monde de propre à l'expérience. Si des écarts entre le monde de l'expérience sont découverts lors de la lecture et le monde textuel, alors le lecteur sera obligé de faire des opérations d'extension plus complexes.

Ainsi, le lecteur assume l'identité entre le récit et le monde réel, le mettre dans un certain sens entre parenthèses, d'où l'expression extensions entre parenthèses , en attente d'autres traces textuelles qui confirment ou ignorent cette hypothèse.

Dans l'acte interprétatif, le lecteur compare la manifestation linéaire avec le système de codes et sous-codes fournis par langue. Tout d'abord, il utilise un *dictionnaire de base* pour identifier les propriétés sémantiques élémentaires du lexique. Les propriétés fournies par le dictionnaire les bases sont nombreuses, mais à ce niveau le destinataire ne sait toujours pas lesquelles devront être mises à jour, en ce sens que l'univers du discours se clarifiera dans la suite de la communication. De plus,

Selon Eco, le lecteur est capable de décoder facilement des textes hypercodés. C'est le cas l'interprétation d'expressions « figées», fermement enregistrées par la tradition rhétorique et stylistique.

Par exemple, face à une expression comme " *il était une fois* ", le lecteur-destinataire pourra d'établir automatiquement que (i) les événements en question se situent dans une époque indéfinie pas historique, (ii) ils ne doivent pas être compris comme «réels», (iii) l'auteur veut raconter une histoire imaginaire à des fins de divertissement. La procédure la plus intéressante du point de vue interprétatif est celle qui implique l'utilisation de scripts ou de cadres. Parfois un geste suffit, une main qui se lève vers une autre personne, et nous sommes déjà en mesure de faire de nombreuses interprétations sur la base de scénario "violente querelle".

Le cadre est un concept très empirique. Eco localise dans les scripts intertextuels une autre façon d'organiser les cadres: ce sont les cas dans lesquels les textes sont interprétés grâce à l'expérience que le destinataire a d'autres textes, c'est-à-dire grâce à la compétence intertextuelle.

Au cours de l'interprétation, le destinataire sélectionne et active uniquement certaines propriétés encyclopédiques d'un terme. Les sélections sont faites à la lumière d'une hypothèse sur les sujets textuels, qui consistent à établir de quoi vous parlez, à choisir un thème. Le sujet est pour réguler la sémiose en réduisant son spectre illimité.

La distinction entre fabula et entrelacement résulte de l'observation que, en dehors de rares cas, de nombreux cas élémentaires comme les contes de fées, dans les récits, l'ordre chronologique des faits et l'ordre de l'histoire ne coïncident pas.

La fabula est l'ordre chronologique des événements, l'entrelacement est l'histoire telle qu'elle nous vient en réalité dite, comme il apparaît à la surface. Lorsque nous percevons un récit – un roman, une histoire, un film - nous

avons toujours affaire à une imbrication temporelle, flash- retour, aperçus, pauses ...

Il y a des points dans la fabula où des changements importants se produisent dans l'état du monde narré, et ainsi de nouveaux cours d'événements sont introduits. Ces « jonctions » narratives importantes sont généralement introduites par des signaux de suspense et amènent le lecteur à prédire ce que sera le nouveau parcours des événements. En faisant ces prédictions, le lecteur "quitte le texte", et avec cette métaphore Eco veut expliquer comment le lecteur utilise des scripts communs et intertextuels lors de la lecture et interprète certaines situations et prévoit les changements d'état.

Dans le livre *Les limites de l'interprétation,* Eco revient sur la question de la liberté interprétative du lecteur de se distancier des théories (telles que la déconstruction) qui soutenaient la liberté presque totale de l'interprète par rapport à l'œuvre. La position du déconstructionnisme est que chaque interprétation en vaut une autre selon le point de vue choisi par le lecteur. En revanche, la position d'Eco est que le texte n'admet aucune interprétation. Dans de nombreux cas, je les frontières entre l'utilisation et l'interprétation peuvent être floues, et si nous décidons d'interpréter la liberté d'un texte alors nous l'utilisons et ne l'interprétons pas.

5. DU MODÈLE SÉMANTIQUE DU DICTIONNAIRE AU MODÈLE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'essai *Dictionnaire vs encyclopédie*, Eco revient pour traiter du plan de contenu d'une langue. Une tentative de décrire ce plan, comme nous le savons, Hjelmslev l'a déjà fait. Comment Il est possible d'identifier des éléments minimaux (figures) du plan d'expression, de la même manière, ils peuvent isoler des éléments minimaux (figures) du plan de contenu.

En sémantique traditionnelle, le sens est composé d'éléments linguistiques qui doivent définir d'autres éléments linguistiques et ne prend pas en considération la connaissance du monde. Ils sont basés sur l'idée que les termes sont décomposables en unités de sens plus générales.

Prenons l'exemple d'analyse suivant :

Homme, femme, garçon, fille:

Homme = ANIMÉ + HUMAIN + MALE + ADULTE;

Fille = ANIMÉ + HUMAIN + NON MALE + NON ADULTE

Trois ordres de problèmes se posent:

- *la nature des traits*
- *le problème des primitives* : dans quelle mesure
- *le structure de la représentation*

Quant au *problème de la nature des traits* , ils sont considérés comme des constructions théoriques appartenant au métalangage de la description: en tant que tels, ils sont distincts des langage-objet qu'ils doivent décrire, même s'ils sont alors représentés par des termes linguistiques

En ce qui concerne le *problème des primitives* , il est évident que la recherche des primitives sur le plan de contenu peuvent ne pas avoir le même résultat que

la recherche de primitives sur le plan expression (la phonologie). C'est la raison pour laquelle Hjelmslev il ne peut fournir qu'un petit exemple de figures de contenu (primitifs) qui décrivent certains sens, mais il ne peut pas étendre le modèle, et encore moins atteindre la définition d'un inventaire primitif limité valable pour l'ensemble du plan de contenu.

Quant *au structure de la représentation*, le problème est de comprendre quelles informations et quelle quantité représentation d'un sens. À la base de ces théories se trouve l'hypothèse que nos connaissances s'appuient sur deux répertoires différents: d'une part, la connaissance de la langue, de nature spécifique linguistique-conceptuelle, d'autre part la connaissance du monde, issue de l'expérience empirique. Les partisans de la sémantique pensent parfois que le sens est en principe séparable de la connaissance du monde, et il est possible d'isoler précisément un petit ensemble de composants qui ne font que circonscrire nos connaissances linguistiques-traditionnelles.

Dans la signification de la *vache*, les traits «animal», «bovin» et «mammifère» seraient des propriétés linguistique-conceptuel, tandis que les propriétés «ayant quatre pattes», «beuglant» et «produisant du lait» viendraient de la connaissance du monde. Cependant, il est très difficile d'identifier les critères qui fondent cette distinction.

Partant de de l'observation de l'incohérence de la sémantique traditionnelle, Eco vient soutenir le besoin de sémantique dans l'encyclopédie. Si nous devons expliquer le terme / chien / à un enfant, on peut lui montrer une photo d'un chien, le dessiner, on peut lui en donner définition, on peut lui montrer un chien qui passe dans la rue. Ce sont tous des interprétants qui aident à définir la signification de / chien /. Les interprétants sont des données objectives, dans le sens où ils sont collectivement vérifiables. Les interprétants sont inscrits

collectivement et constituent l'encyclopédie. Qu'un chat n'est pas qu'un félin domestique, mais aussi l'animal adoré par les Égyptiens, un amoureux de la maison, l'animal préféré des sorcières et ainsi de suite .. ils sont tous interprétations de l'expression / chat /. Dans une sémantique interprétative il n'y a donc pas d'entités universelles métalinguistiques et sémantiques: dans cette perspective, le sens de / homme / comprendra certes certains traits tels que «mâle», «adulte», «humain» mais aussi ses aspects anatomiques (jambes, mains ..) ses aspects sociaux, sa dimension psychologique, les illustrations qui le représentent, peintures etc. Il convient de noter que, dans le modèle traditionnel, il restait dans le domaine de l'information linguistique, dans le modèle encyclopédique, elle frôle la dimension plus complexe de connaissance du monde. Si nous pouvons postuler l'encyclopédie comme une compétence mondiale, nous devons évaluer les niveaux de possession de l'encyclopédie ou de l'encyclopédie partielle (groupe, culte, ethnique). De l'abstraction indéfiniment vaste de l'encyclopédie mondiale, nous passons ensuite à encyclopédies locales, portions de connaissances d'individus ou de groupes.

Eco est convaincu qu'il est possible fournir une gamme d'utilisations communicatives d'un mot, et donc la description sémantique doit être capable de prédire les contextes, circonstances et situations dans lesquels un mot aurait des significations spécifiques.

6. LE DÉBAT SUR L'ICONISME

Depuis le début de ses recherches sémiotiques, Eco a beaucoup réfléchi sur le statut des signes images, et donc sur les signes iconiques, participant en tant que protagoniste au débat sur l'iconisme qui traverse la sémiotique depuis le milieu des années 1960.

Le débat sur l'iconisme commence en 1964, lorsque le numéro 4 du magazine *Communications* qui a comprend les *Éléments de sémiologie* de Roland Barthes :

Peirce avait identifié trois principaux types de signes: symboles, indice et icônes. Le symbole est un signe non motivé, il a une relation arbitraire avec l'objet qu'il représente (signes du langage naturel, mathématiques, du code de la route ...); l' indice est un signe lié physiquement ou nonchalamment au sien objet (la signature, le drapeau indiquant la direction du vent, le doigt pointant sur quelque chose ...); l' icône - dit Peirce - est liée à son objet en vertu d'un caractère de similitude (illustrations, portraits, sons onomatopéiques...).

Dans *La structure absente* , Eco fait face à ces problèmes: il critique tout d'abord l'idée que tout système sémiotique doit avoir une double articulation, mais surtout questionne le «naturel» du signe iconique. Peirce avait défini les icônes comme des signes qui ont une sorte de «ressemblance naturelle» avec l'objet représenté. Voici la réponse d'Eco: ce que cela signifie de dire que le portrait de la roi Napoléon a les mêmes propriétés que le roi Napoléon ? De bon sens on répond oui: parce qu'il a la même forme des yeux, nez, bouche, ... mais que signifie la même forme du nez? Le nez a trois dimensions, tandis que l'image du nez a seulement deux; le nez a de minuscules pores et sa surface n'est pas lisse mais inégale contrairement au nez du portrait.

Avec Eco, la similitude entre les signes iconiques et leurs référents sont remis en question et à ce stade deux positions sont affirmées sur l'iconisme: les partisans

du naturel de l'image (comme Barthes), appelés iconistes , et partisans de son arbitraire total, appelés iconoclastes (comme Eco). Eco pense que chaque fois que nous représentons la réalité, nous devons recourir à des modèles: l'idée d'une représentation pure qui reproduit exactement et fidèlement ce que vous voyez est un mythe. Gardez donc à l'esprit que deux ordres sont discutés dans *La structure absente* des problèmes qui se chevauchent parfois: le premier problème est la *perception de la réalité* qu'il y entoure: selon Eco, nous reconnaissons les objets du monde grâce à des schémas mentaux: ces schémas activent les codes de reconnaissance qui nous permettent de sélectionner les aspects que nous considérons les plus importants. Mais d'une manière plus radicale, il affirme que ces modèles influencent notre perception de la réalité, c'est-à-dire qu'ils nous amènent à voir les choses d'une certaine manière: s'il y a une similitude, cela existe non pas entre le signe iconique et le référent mais entre le signe iconique et le schéma mental. La similitude ce n'est pas entre signifiant et le sens mais entre signifiant et perception du sens.

Le second problème concerne le *statut de cette similitude* : Eco affirme qu'en face de la silhouette d'un cheval, nous pouvons certainement reconnaître un cheval, mais aucun trait du dessin ne vient égale à ceux du cheval royal. Et donc: les signes iconiques reproduisent certaines conditions de la perception de l'objet, mais après les avoir sélectionnés sur la base de codes de reconnaissance et les avoir annoté sur la base de conventions graphiques. Eco insiste beaucoup sur la conventionalité et les codes de reconnaissance (schémas mentaux de perception) à la fois des codes iconiques (et des icônes elles-mêmes).

7. ACTIVITES

1) Pour chacun des énoncés qui suit, déterminez si le phénomène est, dans un premier temps, (1) artificiel ou (2) naturel et, dans un second temps, établissez si ce même phénomène est :

(a) produit explicitement pour signifier,

(b) produit explicitement comme fonction,

(c) identifié avec des choses ou des événements naturels,

(d) émis inconsciemment par un agent humain.

1. *Le chien de Paul boite.*
2. *Un marin envoie un S.O.S.*
3. *L'herbe est devenue jaune.*
4. *La peinture pèle sur la maison des Côté.*
5. *Un chien aboie.*
6. *Une femme revêt un manteau de fourrure.*

2) Identifiez les fonctions (première et seconde) des signes suivants.

1. *Un poncho de laine*
2. *Un stylo de marque Mont-Blanc*
3. *Un kilt*
4. *Une voiture Ferrari*
5. *Un restaurant McDonald's en Inde*

3). Analysez le passage suivant à la lumière de la classification des signes d'Eco. Identifiez les signes le plus justement possible. Par exemple, s'il s'agit d'un signe à fonction mixte, identifiez les fonctions première et seconde ; s'il s'agit d'un signe naturel émis inconsciemment par un agent humain, identifiez la sous-classe (symptôme, etc.), et ainsi de suite.

> *La nuit était sombre, le vent faisait trembler la chaumière, mal assurée sur ses fondements, et quelques gouttes de pluie poussées par l'orage suintaient au travers des planches, mal jointes, de son toit. Le tonnerre se*

faisait entendre au loin. Tout présageait une nuit horrible. Amand avait froid (p. 19).

Philippe Aubert de Gaspé fils, *L'influence d'un livre*, Montréal, Boréal Compact, 1996.

4). Identifiez les divers modes de production sémiotique dans les extraits suivants des Aventures de Robinson Crusoë (plusieurs processus ou signes-fonctions peuvent convenir) et expliquez, par rapport à l'extrait, l'interprétation engendrée par les signes-fonctions, producteurs de sens.

1. *Je l'assommai d'un coup de crosse : j'aimais mieux m'en défaire de cette manière que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance ; il eût d'ailleurs été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu (1934: 207).*
2. *Puis, avec mille grâces dont j'ignorais le sens, il [Vendredi] mit son sabre à mes pieds avec la tête du sauvage […]. En me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. […] Après l'avoir longtemps considéré, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort ; et moi, résolu de m'en aller, je lui ordonnai de me suivre, en lui faisant entendre que je craignais que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre. Il me fit signe ensuite qu'il allait enterrer les cadavres, de peur qu'ils ne nous fissent découvrir (1934: 209).*

5). Analyse

Texte

Un jour que j'allais à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable les marques d'un pied nu ; jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court comme si j'eusse été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis et n'entendis rien […]. J'y retournai, dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une illusion ; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme. Je ne savais qu'en conjecturer ; je m'enfuis vers ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes.

Daniel Defoe, *Les aventures de Robinson Crusoë,* 1934, p.164

Dans cette courte analyse du passage des *Aventures de Robinson Crusoë*, portons notre attention sur les divers objets producteurs de sens que nous identifierons et interpréterons en regard de la typologie des modes de production sémiotique. Les aventures de Robinson Crusoë prennent place sur une île déserte, où Robinson a échoué. Or, qui dit île déserte dit absence de présence humaine si ce n'est celle de Robinson, narrateur du récit. Découvrant « sur le sable les marques d'un pied nu », pourrions-nous dire une empreinte, Robinson effectue un raisonnement basé sur l'abduction (avec l'induction et la déduction, le troisième type de raisonnement selon Peirce) : empreinte d'un pied nu = passage d'un agent à qui appartient le pied qui a laissé les marques = présence humaine autre que la sienne sur l'île. De plus, ce phénomène peut avoir lieu puisque Robinson est lui-même humain : une reconnaissance de l'empreinte humaine s'est effectuée en premier lieu et, de là, Robinson a pu savoir que l'agent en question était un humain.

Étant convaincu qu'il était seul sur l'île jusqu'à cet instant précis, Robinson est pris de « frayeur ». Cependant, comme aucun indice visuel ou sonore ne lui confirme immédiatement cette présence – « je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis et n'entendis rien » –, Crusoë décide de retourner auprès de l'empreinte, qu'il observe minutieusement. Encore une fois, à cause des diverses parties qui la composent (« orteils », « talon », etc.) et que Robinson reconnaît grâce à une connaissance préalable du corps humain, il conclut à un « pied nu », donc à une présence humaine.

Comme la typologie sur laquelle repose cette analyse repose sur la « production sémiotique », donc sur la production de sens, nous avons observé les signes-fonctions et la signification sur laquelle ils ouvrent. En bref, nous sommes en

présence du phénomène de reconnaissance, plus précisément d'une empreinte produite par un pied nu, qui signifie qu'il y a une présence humaine autre que celle de Robinson Crusoë sur l'île.

EVALUATION

Sujet 01

UNIVERSITE KASDI MERBAH OUARGLA
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE FRANÇAISE

1ère année Master S.L — Enseignant : M. DRIDI

Matière: sémiotique/sémiologie — 15/01/2020

Examen du 1er semestre

Question 01 08 points

Dans un article de la revue *Semiotica* sur la « sémiologie de la langue », Benveniste caractérise le duo fondateur de la « science des signes », Peirce et Saussure, comme *« Ces deux esprits solitaires et singuliers ont des points communs et des aspects par lesquels ils s'opposent radicalement ».*

1. A la lumière de vos cours, vous rédigez un texte dans lequel vous expliquez les propos de cette citation qui décrit les deux modèles fondateurs de la sémiologie /sémiotique.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Question 01 12 points

Le Hic, 13 JANVIER 2020

El Watan

A. À partir du signe linguistique « Algériens » relevé de cette caricature, vous expliquez le principal point de différence entre la conception saussurienne du signe et celle de Peirce. *04 pts*

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

B. Vous analysez cette caricature. Pour ce faire, vous respectez les étapes suivantes : décrire, contextualiser, interpréter. 08 pts

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

……

Bon courage

Sujet 2 :

UNIVERSITE KASDI MERBAH OUARGLA
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE FRANÇAISE

1ère année Master S.L — Enseignant : M. DRIDI

Matière: sémiotique/sémiologie — 22/01/2020

Rattrapage du 1er semestre

Question 01 08 points

2. Expliquez le modèle peircien du signe.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

3. Appliquez cette conception sur le signe linguistique « table ». 4 pts

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Question 02 08 points

Le Hic, 14 JANVIER 2020

El Watan

C. Vous analysez cette caricature. Pour ce faire, vous respectez les étapes suivantes : décrire, contextualiser, interpréter. 08 pts

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Bon courage

Sujet 03

UNIVERSITE KASDI MERBAH OUARGLA
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE FRANÇAISE

1ère année Master S.L — Enseignant : M. DRIDI
Matière: sémiotique/sémiologie — 2017/2018

Examen du 1er semestre

Question

Rédigez un texte (d'environs 25 lignes) dans lequel vous présentez une analyse sémiotique de cette caricature.

Liberté. Jeudi, 05 Juillet 2018

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Barthes, Roland, 1985. *L'aventure sémiologique.* Paris : Seuil.
- Barthes, Roland, 1964 , « Rhétorique de l'image », *Communications n° 4*, Seuil, Paris.
- Barthes, Roland, 1964, « Éléments de sémiologie », Communications, 4, 1964, pp. 91–135.
- Benveniste, É. 1974, *Problèmes de linguistique générale, Tome 2.* Paris : Gallimard.
- Bertrand, Denis, 2000, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, « Fac. – Linguistique ».
- Bourdieu, P. 2001a, *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Fayard, p. 297.
- Carontini, Enrico & Peraya Daniel 1975, Le projet sémiotique. Éléments de sémiotique générale, Paris, Jean-Pierre Delarge, « Encyclopédie universitaire ».
- Courtés, Joseph 1976, Introduction à la sémiotique narrative et discursive : méthodologie et application, préface d'A.J. Greimas, Paris, Hachette.
- Courtés, Joseph 1991, Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation, Paris, Hachette, « Hachette Université Linguistique ».
- Deledalle, G. 1979 , *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot.
- Dubois, J. et Sumpf, J., dir., 1969, Langage n°13 , Paris, Didier/Larousse, 1969.
- Eco, U. , 1992, *La production des signes*. Paris : Le Livre de Poche.
- Eco, U. 1972, *La structure absente. Introduction à la recherche sémiotique.* Paris : Mercure de France.
- Eco, U.1993, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Paris : Seuil.
- Eco, Umberto 1988, *Le Signe. Histoire et analyse d'un concept*, adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, « Média ».
- Everaert-Desmedt, N. 1990, *Le processus interprétatif, introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce.* Liège : Mardaga.
- Everaert-Desmedt, Nicole 1981, *Sémiotique du récit : méthode et applications : texte littéraire, livre pour enfants, bande dessinée, publicité, espace*, Louvain-la-Neuve, Cabay, « Questions de communication ».

- Fontanille, Jacques 1998, Sémiotique du discours, Limoges, Pulim, « Nouveaux actes sémiotiques » ; nouv. éd. 2003. Du signe au sens, dossier, Sciences humaines, no 83, mai 1998.
- Foucault, M. 1966, *Les mots et les choses.* Paris : Gallimard.
- Greimas, A. J. et Courtés, 1993 , J. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Greimas, A. J. 1983, *Du sens II.* Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien, 1966. *Sémantique structurale.* Paris : P.U.F. (coll. « Formes Sémiotiques »), 1986 (Première édition Paris, Larousse, 1966).
- Groupe µ. 1992, *Traité du signe visuel,* Paris : Seuil.
- Guiraud, Pierre 1971, *La Sémiologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- Hébert, Louis [s.d.], Signo [en ligne : http://www.signosemio.com/index.asp].
- Helbo, A. (dir.). 1979, *Le champ sémiologique. Perspectives internationales.* Bruxelles : Éditions Complexe.
- Hénault, Anne 1979, 1983, *Les enjeux de la sémiotique, vol. I : Introduction à la sémiotique générale*, Paris, PUF, 1979 ; *vol. II : Narratologie, sémiotique générale*, Paris, PUF, 1983 ; nouv. éd. *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF, « Quadrige », 2012.
- Hjelmslev Louis, 1968. *Prolégomènes à une théorie du langage.* Paris : Minuit (coll. « Arguments »), 1968/1971.
- Jackobson, R. 1963, *Essais de linguistique générale.* Paris : Éditions de Minuit.
- Joly, Martine. 1993, *Introduction à l'analyse de l'image*. Paris : Nathan, coll. « 128 ».
- Klinkenberg, Jean-Marie , 1996, *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université ; nouv. éd. Paris, Seuil, « Points – Sciences humaines », 2000.
- Kristeva, J. 1969 , *Sémiotikè : recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil.
- L'enseignement des manuels 129 Groupe d'Entrevernes (1979), *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Martinet, Jeanne, 1973, *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers, « Clefs ».
- Marty, Claude & Marty, Robert, (1992), *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Réseau académique de Montpellier.
- Metz, C. 1977, *Essais sémiotiques.* Paris : Klincksieck,.
- Miéville, D. (dir.). 1993, *Approches sémiologiques dans les sciences humaines (s)*, Lausanne : Éditions Payot.

- Mounin, Georges , 1970, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, « Le sens commun».
- Peirce, Ch. S. 2002 *Pragmatisme et pragmaticisme – Œuvres philosophiques*, volume I. Paris : Cerf.
- Peirce, Ch. S. 1978, *Écrits sur le signe – rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle*. Paris : Seuil.
- Peirce, Ch. S. 1987*, Textes fondamentaux de sémiotique.* Paris : Méridiens Klincksieck.
- Pesot, Jürgen, 1979, Silence, on parle. Introduction à la sémiotique, Montréal, Guérin, « Langue et société ».
- Rastier François, 1990. « Sémiotique ». In *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris : PUF.
- Rastier, F. La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. *Nouveaux actes sémiotiques n° 9*, 1990, p. 5-39
- Saussure, F. (de). 1995, *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Toussaint, Bernard, 1978, *Qu'est-ce que la sémiologie* ?, Toulouse, Privat, « Regard ».
- Vaillant Pascal, 1999. *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris : Honoré Champion (coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique »).
- Véron, E. 1987, *La sémiosis sociale*. Saint Denis : PUV.